

jean-françois somain

la lettre f



La lettre F

La lettre F comme dans
fouiner et fureter sur notre site.
Visitez-le : www.soulieresediteur.com



Du même auteur

chez le même éditeur, pour le même public

Retrouver Jade, roman, 2003.

Orages en fin de journée, roman, 2005

Le loup de Masham, roman, 2006

Le tueur des pompes funèbres, roman, 2008

Chez d'autres éditeurs

Envie de vivre, éd. de la Paix, Prix Excellence 2006

L'Univers comme jardin, roman, éd. du Vermillon, 2002.

La semaine des diamants, roman, éd. du Vermillon, 2001.

Le chien de Shibuya, roman, éd. du Vermillon, 2000.

Le fleuve des grands rêves, roman, éd. du Vermillon, 1999.

Les ailes de lumière, roman, éd. Pierre Tisseyre, 1998.

La main du temps, roman, éd. du Vermillon, 1998.

Le jour de la lune, conte, éd. du Vermillon, 1997.

La traversée de la nuit, roman, éd. Pierre Tisseyre, 1995.

Le sourire des mondes lointains, roman, éd. Pierre Tisseyre, 1995.

Moi, c'est Turquoise, roman, éd. Pierre Tisseyre, 1994.

Le secret le mieux gardé, roman, éd. Pierre Tisseyre, 1993.

Du jambon d'hippopotame, roman, éd. Pierre Tisseyre, 1992.

Le baiser des étoiles, roman, éd. HMH, 1992.

Parlez-moi d'un chat, roman, éd. Pierre Tisseyre, 1992.

Tu peux compter sur moi, roman, éd. Pierre Tisseyre, 1990 (traduction japonaise, 1993).

Jean-François Somain

La lettre F



case postale 36563 — 598, rue Victoria
Saint-Lambert (Québec) J4P 3S8

Soulières éditeur remercie le Conseil des Arts du Canada et la SODEC de l'aide accordée à son programme de publication et reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'Aide au Développement de l'Industrie de l'Édition (PADIE) pour ses activités d'édition. Soulières éditeur bénéficie également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec – du gouvernement du Québec.

Dépôt légal: 2009
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec

Données de catalogage avant publication (Canada)

Somain, Jean-François

La lettre F
(Collection Graffiti ; 52)

Pour les jeunes de 12 ans et plus.

ISBN 978-2-89607-101-2

I. Titre. II. Collection: Collection Graffiti ; 52.
PS8587.O434L47 2009 jC843'.54 C2009-940637-3
PS9587.O434L47 2009

Conception graphique de la couverture :
Annie Penrec'h

Copyright © Soulières éditeur et Jean-François Somain
ISBN : 978-2-89607-101-2
ISBN PDF : 978-2-89607-358-0

Tous droits réservés

1

TOUT A SANS DOUTE COMMENCÉ quand j'ai rencontré Daniel Fauteux. Et tout serait quand même arrivé si je ne l'avais pas croisé sur mon chemin cet après-midi, vers cinq heures, en rentrant chez moi après ma journée de travail.

— Bonjour, Serge !

Je l'ai tout de suite reconnu. Mais en général, mes professeurs, au secondaire, je les oubliais au fur et à mesure que d'autres les remplaçaient. Ils portaient des visages neutres, imprécis. Ils faisaient partie d'une foule indistincte, anonyme, des gens qui venaient nous donner des cours ou surveiller des examens, puis disparaissaient de nos vies sans y laisser de marque.

Pas Fauteux. Il enseignait les sciences sociales. Parfois, ça s'appelait les sciences humaines. Le but du cours, c'était de nous aider à devenir de bons citoyens. Un programme assez disparate, quand j'y pense, mais l'ensemble se tenait très bien. On nous donnait un aperçu du système politique, une introduction aux ques-

tions économiques, des notions de sociologie de base, un brin de philosophie, notamment sur les valeurs morales et les valeurs collectives. Au fond, cette bouillabaisse nous aidait à remuer nos méninges. Du moins, pour les quelques-uns d'entre nous qui éprouvaient quelque curiosité intellectuelle, ce qui n'était certainement pas le cas de la plupart.

Si je me souvenais de Fauteux, c'est parce qu'il avait une façon bien à lui de donner le cours. Il avait l'air d'un extraterrestre tombé par hasard sur un groupe d'adolescents avec lesquels il n'avait pas grand-chose en commun. Bon, nous sommes là, retrouvons nos manches et faisons de notre mieux, c'est-à-dire, faisons ce qu'on peut pour que cette heure à passer ensemble soit raisonnablement stimulante et intéressante.

C'est là qu'il se démarquait des autres professeurs. Il ne se contentait pas de suivre le manuel. Bien souvent, au contraire, il critiquait le manuel, il confrontait les affirmations, il exprimait des opinions à contre-courant, il suscitait des discussions, des débats, il nous invitait à réfléchir. Un peu comme nos professeurs de gymnastique nous poussaient à nous dégourdir et à renforcer nos muscles, il essayait de nous secouer le cerveau et de nous obliger à l'utiliser.

Sa manière de conduire les tests était aussi originale, puisqu'il nous passait d'avance les

réponses du cahier d'exercices. Il attachait peu d'importance aux résultats. Ce qui l'intéressait, c'était le cheminement, l'assemblage des arguments. Nous recevions de bonnes notes et nous étions contents.

Moi, je l'aimais bien. En l'écoutant, en discutant avec lui, j'avais l'impression de découvrir des choses, de mieux comprendre le monde. Ce n'était cependant pas le cas de la plupart de mes camarades, qui le trouvaient rêveur, irréaliste, déconnecté. C'est ainsi que j'ai appris que bien des gens ne tiennent surtout pas à ce qu'on leur ouvre les yeux.

Fauteux m'avait donc fait une grande impression et je l'ai tout de suite reconnu. Il avait toutefois changé. En classe, il était alerte, attentif, le regard sautillant, parfois espiègle. Là, il affichait une expression concentrée, presque dure, le visage de quelqu'un qui a pris une grande décision, une décision difficile.

— Bonjour, monsieur Fauteux.

— Tu tombes bien, dit-il. J'avais envie de dire au revoir à quelqu'un.

— Vous partez ? Un voyage ?

Il se contenta de sourire. Parfois, en classe, il souriait pour nous encourager à répondre, à commenter ses propos. Là, c'était le genre de sourire dont on se sert pour ne pas répondre.

— Tu as quelques minutes ? Viens avec moi. À la Place de la Liberté.

C'était à cinq minutes, et sur mon chemin. Nous marchions côte à côte. J'étais bien content de cette rencontre, même si je ne trouvais pas grand-chose à dire. Sa compagnie me faisait plaisir.

— Tu étais un de mes bons élèves. Ce n'est jamais facile, enseigner. Tu connais tes camarades mieux que moi. La plupart ne s'intéressent pas du tout à ce qu'on leur dit. Ils attendent que le cours finisse, que l'école finisse, que leur vie finisse. Toi, tu écoutais et tu parlais. C'était rafraîchissant. C'est grâce à des gens comme toi que j'ai aimé mon métier.

Il parlait au passé. Changeait-il de carrière ? Avait-il été affecté ailleurs, à un autre poste ? Je ne le connaissais pas vraiment et j'hésitais à lui poser une question personnelle.

— Fumes-tu ? demanda-t-il soudain.

— Pas vraiment. Parfois, à l'occasion. Les cigarettes coûtent trop cher et ce n'est pas ce qu'il y a de mieux pour la santé.

Il éclata de rire. Je me souvenais de son rire, engageant, satisfait. Une façon de montrer qu'il était au-dessus de tout.

Il me tendit un paquet de cigarettes.

— Tiens, prends ça. Il est presque plein. J'en ai juste gardé une. Aujourd'hui, les gens qui fument, c'est surtout des vieux comme moi et des jeunes qui éprouvent un accès de révolte. Toi, tu n'étais pas du genre à te révolter.

— Ça ne veut pas dire que j'étais d'accord avec tout.

Il sourit encore, chaleureusement, un peu amusé.

— Ça, je l'ai tout de suite senti. Tu fumeras ces cigarettes tranquillement, en pensant à moi. Là où tu trouveras moyen de fumer en paix. Sans qu'on te colle une amende ou qu'on te montre du doigt. Nous, les fumeurs de mon âge, nous sommes une minorité. Une minorité de plus en plus petite. Et les gens sont toujours enclins à éliminer les minorités.

J'ai pensé à ce moment-là à plusieurs de ses cours qui portaient sur les droits de la personne et les droits collectifs, sur les minorités, sur la tolérance et ses limites.

— J'ai appris la nouvelle et j'ai trouvé que j'en avais assez, déclara-t-il. On permet de moins en moins de choses et on en interdit de plus en plus. Pour assurer l'ordre et pour le bien du plus grand nombre. Alors, en apprenant la nouvelle, j'ai décidé de ne pas m'y opposer.

Ses propos manquaient de clarté, mais il semblait tellement préoccupé que je n'osais pas l'interrompre par une question. Il finirait bien par m'expliquer de quoi il s'agissait.

— Autrement dit, ajouta-t-il, je ne marche plus. De toute façon, il est impossible de s'y opposer. J'ai simplement décidé d'être plus rapide qu'eux.

Nous étions arrivés. Au centre du parc se trouvait la grande statue de la Liberté qui avait donné son nom à la place.

— Là, Serge, nous nous séparons. Tu ne peux pas m'accompagner, parce qu'on pourrait te prendre pour un complice. J'aimerais que tu me suives des yeux, que tu observes tout, mais de loin.

— Excusez-moi, je ne comprends pas vraiment.

— Contente-toi de regarder. Plus tard, tu réfléchiras. Tiens, un autre cadeau de départ.

Il me tendit son portefeuille. J'ai pu voir qu'il contenait plusieurs billets.

— Vraiment, je ne peux pas accepter.

— Prends-le quand même. J'ai enseigné dans un collège technique. J'avais accès aux laboratoires et aux magasins. J'ai réussi à me procurer dix bâtons de dynamite.

Sa façon de sauter du coq à l'âne me rappelait certains de ses cours. Il avait l'air de prendre des exemples au hasard, puis, tout à coup, il les rassemblait dans une démonstration logique.

— Je les ai mis autour de ma ceinture. Ce sera un beau spectacle ! Je me rendrai à la statue de la Liberté. C'est ma façon de dire qu'ils ne la méritent pas.

Je l'ai suivi des yeux, comme il m'y avait invité. Je n'avais pas eu le temps de lui deman-

der de quelle nouvelle il s'agissait. Ni ce qu'il comptait faire avec la dynamite.

Il se dirigea tranquillement vers la statue. On l'avait érigée au centre d'un petit bassin, hors de portée des passants. Il traversa tranquillement le bassin, les pieds dans l'eau, et monta sur le socle. Là, il alluma une cigarette. C'est interdit dans les parcs, parce que des enfants peuvent vous voir. Ça ne prendrait pas deux minutes pour qu'un agent ou n'importe qui aille l'obliger à l'éteindre. Et il serait arrêté pour avoir franchi le bassin, ce qui était également illégal.

Après sa cigarette, il a allumé la mèche de ses bâtons de dynamite. Quelques secondes après, tout explosa. C'était ahurissant. Le bruit, la fumée, les flammes, et la statue qui s'écroulait.

Je ne crois pas qu'il soit resté grand-chose de Daniel Fauteux. Moi, assez bouleversé, je me suis vite décidé à rentrer chez moi. Et je marchais d'un pas vif, au cas où quelqu'un m'aurait vu parler à l'énergumène qui s'était tué d'une manière aussi fulgurante.

C'EST N'ÉTAIT PAS LA PREMIÈRE FOIS que je voyais quelqu'un mourir. Dès mon enfance, j'avais appris que le gouvernement, protecteur des citoyens et garant de la civilisation, avait pour mission d'assurer l'ordre et le bonheur de tous en éliminant les indésirables et en mettant les ennemis publics hors d'état de nuire aux autres. À certains moments, c'était le grand ménage et on menait de grandes opérations d'assainissement.

Cette fois, c'était très spécial, parce que je connaissais bien Daniel Fauteux et qu'il avait choisi une manière fort théâtrale de s'en aller.

« Je ne marche plus », avait-il dit. Je pouvais le comprendre. Il avait aussi parlé d'une nouvelle. Quelle nouvelle ? Avait-il appris quelque chose qui l'avait poussé à commettre un geste aussi irréparable, aussi définitif ? Quelqu'un de très cher était-il mort ? Avait-il perdu son emploi à cause de ses opinions iconoclastes ?

L'envie me prit de fumer une de ses cigarettes en son honneur. Au diable principes et coutumes quand on a enfin envie de quelque

chose ! Je me suis arrêté au milieu du trottoir pour l'allumer. Non, c'était trop risqué. Il est interdit de fumer à moins de dix mètres d'un immeuble. Et, passé dix mètres, c'est la chaussée, où les piétons ne peuvent pas circuler.

J'hésitais. J'ai plutôt décidé d'attendre d'être rentré chez moi pour fumer cette cigarette en mémoire de mon professeur. C'est ainsi, en réfléchissant, que je suis demeuré quelques minutes près d'un groupe de gens qui causaient cordialement.

Un homme, dans le groupe, consulta sa montre et décida qu'il était temps de partir. On le salua :

— Bonjour et à la prochaine, monsieur Ferland !

Il leva la main, rendit le salut, et s'en alla.

Trois passants, qui se trouvaient assez près du groupe pour entendre l'échange de civilités, se lancèrent un regard. Un regard ponctué de sourires malicieux. L'un leva le doigt, l'autre hocha la tête, le troisième leur fit signe de se presser. Au bout du trottoir, deux éboueurs jetaient des ordures dans un camion-concasseur. J'ai pu observer toute la scène à mesure qu'elle se déroulait.

Ce monsieur Ferland atteignait le camion lorsque les trois passants le rattrapèrent. En quelques secondes, l'un d'eux lui saisissait les bras, l'autre lui happait les jambes et, ensem-

ble, ils le précipitaient aussi sec dans le broyeur, qui se referma automatiquement sur le corps.

Sidéré, je n'ai pas eu le réflexe de leur crier d'arrêter. Ces choses-là ne me regardaient pas. Il ne faut pas se mêler des affaires d'autrui. Après tout, je voyais les trois assassins fournir deux mots d'explication aux éboueurs et s'en aller sans que ceux-ci fassent un geste pour arrêter leur machine.

Je me suis mis alors à penser à Antoine, Antoine Fournier. Il travaillait au garage, à deux coins de rue de l'endroit où j'habitais. Tout le monde le connaissait. Il vous réparait une voiture en un tournemain et ça ne vous coûtait pas les yeux de la tête. Oui, on l'appréciait bien, Antoine Fournier.

Pourtant, on l'avait tué.

J'avais tout vu. C'était à midi. Je m'étais penché sur le pont qui traverse le boulevard du Nord, celui qui est creusé. Antoine s'approchait, heureux, sur sa motocyclette. Un camion le rattrapa. Je connaissais le camionneur. Il faisait des livraisons au supermarché voisin. Je me souviens aussi qu'il prenait son essence au garage de Fournier.

Pendant une minute, camion et motocyclette roulèrent côte à côte. Le temps pour les deux hommes de se regarder, de se reconnaître. Puis le camion bifurqua légèrement et s'approcha du côté du boulevard, cette longue

muraille de ciment armé. Antoine ne pouvait ni accélérer ni ralentir. Le cœur serré, j'ai vu comment le gros camion bloquait la moto contre le mur. Je pouvais presque entendre les supplications d'Antoine : « Non, ne me tue pas... »

Les yeux fermés, j'entendais le bruit de la ferraille qui râpait le béton. En les rouvrant, je vis les débris, la masse ensanglantée, le camion qui poursuivait son chemin.

Même si je l'avais voulu, je n'aurais pas pu dénoncer le meurtre. Le chauffeur aurait dit qu'il s'agissait d'un accident, dont il ne s'était pas même rendu compte.

Il y a eu aussi Margaret Foster. Elle travaillait dans le même bureau que moi. Intelligente, jeune, jolie, la vie lui souriait et elle souriait à la vie. La veille, juste la veille, elle mangeait dans le même restaurant que moi. Son repas fini, elle s'était approchée de la caisse, avait sorti sa carte de crédit, l'avait présentée au patron. Celui-ci y jeta un coup d'œil, puis fit signe au garçon. Surpris, j'observais la scène. Le garçon sortit de sa poche un fil de nylon, solide, de ceux qu'on utilise pour ficeler des cartons un peu lourds. Il avança vers la jeune femme et, par derrière, lui entoura le cou de son bout de corde, et serra.

Je frissonne encore en me rappelant le visage convulsé de Margaret, ses bras et ses

mains qui se débattaient, son corps qui se raidissait, pour retomber ensuite, flasque, inerte. Un agent de sécurité s'était bien précipité. Le caissier lui montra la carte de crédit. L'agent l'examina, haussa les épaules et retourna à son poste de travail.

Pourquoi intervenir ? Que pouvais-je faire ? De quel droit me serais-je interposé ? Ces choses ne me concernaient pas. Margaret était peut-être recherchée, elle avait pu tremper dans des affaires illicites, un vol, un trafic de drogues.

Nous vivions dans une société paisible et ordonnée. On ne s'entretenait pas dans les rues, on n'assassinait pas à droite et à gauche. Chaque citoyen respectait l'autorité. Dans tous les cas dont j'avais été témoin, un gardien de la paix, un agent de sécurité, un fonctionnaire municipal, une personne dûment mandatée avait avalisé l'élimination des suspects, qui sans doute avaient commis un crime déplorable et punissable sur le coup.

Pourtant, ces événements avaient autre chose de curieux. Ainsi, l'on m'avait raconté que Fukata avait été tué. Fukata était un Noir, actif dans une association pour l'égalité raciale. Engageant, chaleureux, il attirait aussitôt la sympathie. Or, ses meurtriers faisaient partie de la même association.

C'était bizarre, d'autant plus que Hans Foessel, le dirigeant de la société cinématogra-

LA LETTRE F

phique de la ville, animateur de magnifiques rétrospectives, qui avait tant fait pour le septième art, qu'on trouvait indispensable dans les groupes culturels, eh bien, m'avait-on dit, Foessel avait été assassiné lors d'une réunion du bureau de la société.

Les coupables n'étaient jamais punis.

Jamais.

Alors, soudain, j'ai compris. Mes mains tremblaient. Je fis un effort pour me calmer, car ma nervosité pouvait me rendre suspect. C'était vraiment le moment où il fallait passer inaperçu.

J'ai réussi à me contrôler et je me suis enfui.

ON M'AVAIT BIEN PRÉVENU. Seulement, je n'avais pas saisi le message.

Un mois plus tôt, je prenais un café avec Jean Filion, – Filion avec un F –, un vieil ami qui travaillait au ministère de la Politique sociale.

— Je viens de changer de nom, m'annonçait-il.

— Vraiment ? Pourquoi ?

À l'occasion, des gens changeaient de nom. Souvent, parce qu'ils avaient hérité d'un nom étranger difficile à prononcer ou difficile à épeler. Parfois, parce qu'ils portaient un nom dont ils avaient souffert dans leur enfance, un nom qui invitait à des railleries fatigantes : Ça va bien aujourd'hui, mon petit Chausson ? Arrête de faire l'âne, Buridan ! Tu me fais pleurer, Loignon. Mêlé-toi de tes oignons, Loignon. Éclaire-nous, Lumière ! Vas-y mollo, Lacourse ! C'est encore un projet à Somant ! Va te sécher, Rivière. Le nom de Filion ne prêtait pas le flanc à des quolibets.

— J'ai trouvé des papiers de famille, m'expliqua-t-il. Ils prouvent que mon nom s'épelaient Philion, avec un P et un h. Un de mes ancêtres en avait simplifié l'orthographe.

— Mais pourquoi prendre la peine de reprendre ton nom d'origine après plusieurs générations de Filion ? C'était le nom de ton père, de ton grand-père, de ton arrière-grand-père sans doute. Changer son certificat de naissance, ses diplômes, sa carte de santé, son permis de conduire et tout le reste, c'est se compliquer la vie pour pas grand-chose.

— Tu parles comme les gens du Registraire général, me taquina-t-il. J'ai dû tordre bien des bras et faire quelques bassesses pour les convaincre. Heureusement, j'avais pu me fabriquer de bons documents.

— Tu les as fabriqués toi-même ?

— Avec l'aide de gens plus habiles que moi.

Il éclata de rire. Je savais que de bons faussaires peuvent vous fournir, au prix fort, des documents impeccables. Cela, cependant, en plus d'être illégal, ne se produit que lorsqu'on s'occupe d'activités malhonnêtes. Mon ami Jean était un fonctionnaire consciencieux, efficace, très estimé.

— Vraiment, je ne comprends pas.

Il me jeta un regard perçant.

— Écoute, Serge, je veux surtout t'aider. J'occupe une position de confiance et je ne peux

pas te dire ce que je sais. À ta place, je changerais de nom, moi aussi. Féneau, on peut trouver mieux que ça.

— Phéneau, par exemple ? ricanai-je. Phéneau avec P et h ?

— Pourquoi pas ? Tu porteras un nom bien à toi. Tu seras le premier de ta lignée ! Enfin, arrange-toi comme tu veux. C'est difficile, mais tu as encore le temps. Tu as encore le temps, répéta-t-il.

Il n'y avait pas là de quoi me convaincre. Amusé, j'ai dit à Jean que j'y penserais. Mais je n'y ai jamais plus pensé.

Maintenant, je comprenais.

Pour en être sûr, je suis allé m'acheter un journal. Je ne lisais presque jamais les journaux. Je ne m'occupais guère de ce qui se passait autour de moi. Pourquoi diable me serais-je intéressé aux nouvelles locales, régionales, nationales ou internationales ? Pour me tenir au courant de quoi ? De toutes les mochetés qui arrivent dans le monde ?

À vrai dire, j'essayais de ne pas trop vivre, je préférerais plutôt rester dans mon coin. L'expérience m'avait appris que moins on sait de choses, mieux c'est. Moins on en fait, moins on se fait sermonner, moins on sert de cible. Quand on se tient informé de tout ce qui se passe, on se retrouve enserré dans un réseau étouffant de décisions et de politiques qui cher-

chent à vous enlever encore une tranche de votre liberté, de votre sérénité, de votre temps, de votre bonheur. Je préférais ignorer le nombre de barres qu'on ajoutait à ma cage.

C'est sans doute pourquoi j'avais toujours sympathisé avec Daniel Fauteux. En tant que professeur, il voulait nous aider à mieux comprendre le monde et notre société. Il nous poussait toutefois à y jeter un œil critique, ce qui n'était pas au programme.

Le monde n'était pas beau, non. Je travaillais depuis un an seulement, après mes études et mes stages de service civique. Au bureau, on nous encourageait à faire une bonne carrière. J'avais vite remarqué que le système de promotion favorisait les gens qui inventaient le plus de règlements, qui élaboraient le plus de systèmes, qui concevaient le plus de formulaires, qui proposaient le plus de directives, qui compliquaient le plus toutes les procédures administratives. Les journaux décrivaient le même genre d'enfer, rapportaient toutes sortes de traités, de conventions, de condamnations, de ratifications, de lois, d'interdictions. Plus on en connaissait, plus on éprouvait de difficulté à vivre.

Mais, cette dernière loi, il me fallait la connaître. Car j'étais sûr qu'il s'agissait d'une loi, et non d'une série de coïncidences.

J'ai donc acheté un journal, un hebdomadaire qui rapportait les dernières nouvelles et résumait les précédentes. Nous avons une presse libre, bien entendu, mais un seul journal. Les autres ont fait faillite depuis longtemps. Celui qui reste vit des annonces des ministères et tient naturellement à demeurer dans leurs bonnes grâces. Personne ne croit en ce qu'il dit et peu de gens le lisent.

Nous avons aussi une bonne presse électronique. Les seuls sites qui s'ouvrent facilement et rapidement, ce sont les journaux officiels. Les autres sont cachés sous des barages de mots de passe et de liens intertextes, de sorte que ça prend une heure ou deux à les télécharger. On m'a même dit que, lorsqu'on les fréquente, les lecteurs sont aussitôt fichés par la police en tant qu'éléments potentiellement subversifs. Quand quelqu'un est inculpé de quoi que ce soit, on effectue aussitôt une perquisition et on confisque son ordinateur en premier. Tout ce qu'on croyait avoir effacé s'y trouve toujours. Un ordinateur, c'est la vie d'une personne, l'inventaire de ses intérêts, une terrible pièce à conviction.

Assis sur un banc, dans un petit parc, j'ai feuilleté le magazine. « *Le gouvernement a décrété que les citoyens dont le nom commence par la lettre F ne peuvent plus justifier leur place au sein de la société. Le ministère de la Politique sociale, en*

LA LETTRE F

annonçant la nouvelle, a précisé que l'application de la loi sera laissée aux soins du public lui-même, à titre de devoir civique. Ainsi, dans un esprit démocratique... »

Pourquoi continuer à lire ? Le décret ne fournissait aucune raison. On ne donnait plus de raisons aux lois, car personne n'y croyait. Ce n'étaient que prétextes et excuses. On ne s'occupait que de la réalité : ces fourgons jaunes qui sillonnaient la ville et emportaient les cadavres au crématoire municipal.

Moi non plus, je ne cherchais pas de raisons.

Je m'appelais Serge Féneau et la chasse était ouverte.

LA PREMIÈRE CHOSE À FAIRE, c'était d'éviter les endroits où l'on pouvait me reconnaître. Ainsi, pas question de rentrer chez moi. Ce matin même, je m'en souviens, une remarque de mon concierge aurait dû me mettre la puce à l'oreille. Lorsque je passai la porte, il était là, journal en main, et disait à un voisin :

— Tiens, tiens, F comme dans Féneau...

Inutile donc d'aller à mon appartement, fût-ce pour y prendre une brosse à dents. Je m'entendais très bien avec mon concierge. J'étais habile, j'avais appris bien des choses dans mes stages de service civique et je pouvais souvent l'aider à réparer un robinet ou une prise de courant. Il me trouvait aussi sympathique, je crois. Je n'étais pas bruyant, je n'invitais pas de filles pour la nuit, je ne cassais jamais rien. Je devais pourtant me mettre à sa place. S'il ne me dénonçait pas, il se rendait coupable de complicité, il hébergeait un condamné.

Mes parents ? Non, bien sûr, il n'était pas question d'aller chercher du secours de ce côté.

LA LETTRE F

Ne portaient-ils pas le même nom que moi ? Ma mère pouvait toujours s'en tirer, car elle avait gardé son nom de fille. Même là, je pouvais me demander si ce n'était pas un délit, avoir épousé un F, avoir engendré un F. Et puis, les voisins me connaissaient, ils ne rateraient pas l'occasion de se distinguer en me sautant dessus.

Tout à coup, j'ai réalisé que mes parents avaient peut-être déjà été tués. Car je les avais vus à l'œuvre, les bons citoyens. Ils ne se contentaient pas de dénoncer. La loi même les encourageait à prendre les choses en mains.

À vrai dire, le décès possible, probable, de mes parents, surtout de mon père, qui portait mon nom, me peinait, me chagrinait, sans me bouleverser. Je les aimais bien, mais je ne les fréquentais pas tellement. J'avais très peu vécu avec eux. Et les plus jeunes que moi connaissaient encore moins leur famille. On vivait assez rarement ensemble. Les parents recevaient des primes alléchantes pour placer les enfants dans des garderies dès l'âge de trois ou quatre ans. On considérait qu'ils y seraient mieux éduqués et seraient plus rapidement sensibilisés aux valeurs sociales. Après six ans, on passait la journée à l'école et les fins de semaine dans des camps à vocation éducative. Ils n'étaient pas obligatoires, mais des pénalités fiscales frappaient les parents soupçonnés de vouloir sous-

traire leurs enfants à l'influence bénéfique de l'État. Il était tellement évident, aux yeux du ministère, que la cohabitation fait plus de tort que de bien ! Les gens avaient d'abord été découragés de vivre ensemble, en famille ou entre amis, puis en avaient perdu l'habitude.

Et puis, si on n'était pas plus heureux, là, sans famille, sans vieux amis, eh bien, on n'en était pas plus malheureux. On savait quand même qu'on vivait pour le bien général. C'était censé suffire. L'égoïsme de chacun ne nuisait guère au salut de la société. Au contraire, il facilitait les choses, rendant les êtres encore plus isolés et plus dépendants de l'État, cet État qui voulait notre bien à tous. J'avais appris très tôt que les valeurs collectives l'emportaient sur les valeurs individuelles.

La seule personne qui avait osé mettre cela en doute, c'était Daniel Fauteux. Pas directement, mais assez clairement. Même s'il avait porté un autre nom, il n'aurait pas pu résister longtemps.

Où aller quand on ne peut pas rentrer chez soi ? J'avais quand même des copains, des relations, des gens à qui j'avais donné un coup de main quand ils en avaient besoin. Peut-être quelqu'un pourrait-il me loger. Mais à qui me fier ?

Mes meilleurs amis, je les avais rencontrés dans mes stages de service civique. Confronté

à des problèmes sérieux de chômage chez les jeunes doublé d'une pénurie de travailleurs disposés à vaquer à des tâches ingrates pour une pitance, le gouvernement avait institué le service civique obligatoire. Dès l'adolescence, durant les vacances scolaires, nous étions affectés principalement à des emplois à court terme dans différents services municipaux. J'ai tout fait : repeindre des clôtures, nettoyer des parcs, aider au recyclage des ordures, planter des fleurs, assurer la propreté des toilettes publiques, tondre les pelouses, livrer des documents à des ministères.

C'est ainsi que j'ai rencontré Jean Filion, devenu Philion juste à temps, Gilbert Moran, Mireille Falducci, Josée Lemoyne et quelques autres, que j'avais perdus de vue. Jean Philion ne voudrait pas se compromettre en aidant un F. Il tenait trop à sa carrière. Mireille portait la mauvaise initiale, elle avait peut-être déjà été tuée. Josée était une excellente amie, mais je la voyais souvent, bien des résidents de son immeuble me connaissaient, je serais vite une cible, une proie.

Le meilleur choix, c'était vraiment Gilbert. S'il ne pouvait pas m'héberger, au moins pourrait-il me conseiller, me donner des suggestions, me référer à des gens chez qui je n'aurais rien à craindre. C'est lui que je devais voir en premier.

LA LETTRE F

En espérant ne pas faire de mauvaises rencontres en chemin.

GILBERT HABITAIT À DEUX KILOMÈTRES du centre-ville. Je m’y suis rendu en changeant trois fois d’autobus afin de demeurer debout, à côté de la porte, prêt à sortir du véhicule si jamais j’apercevais un visage connu, c’est-à-dire quelqu’un qui pourrait me reconnaître. En glissant les jetons dans la corbeille, j’ai aussi pensé que je ne pourrais pas vivre longtemps avec le contenu de mon portefeuille, y compris le cadeau de Fauteux.

Je n’avais pas vu Gilbert depuis un mois. Ce fut donc avec la plus grande surprise que je l’ai retrouvé dans un fauteuil roulant.

— Mais, Gilbert !...

— Eh oui...

Il me montra ses jambes. Ou plutôt sa jambe. La droite avait été amputée au-dessus du genou. Gilbert n’avait pas l’air découragé, loin de là. Presque souriant, il sirotait une limonade et avait encore un journal à la main.

— Un accident ?

— Si tu veux. Plutôt une erreur. Le gouvernement a beau faire des efforts, rien ni per-

sonne n'est encore complètement à l'abri d'une confusion.

— Mais explique-moi...

Il se redressa sur son fauteuil, avec une brève grimace. Le moignon n'était sans doute pas pleinement cicatrisé.

— Je me suis rendu à l'hôpital pour mon examen annuel.

Ces examens étaient obligatoires, afin de s'assurer que la population jouissait d'une bonne santé. Ça m'a rappelé un autre cours de Fauteux. Après avoir donné l'explication officielle, la volonté de dépister à temps toute maladie possible, il avait ajouté que ça permettait également aux autorités de déceler la présence de drogues illicites, de mesurer l'usage d'alcool ou de tabac, d'identifier les signes de mauvaise alimentation.

C'était aussi une bonne source de revenus. Chaque citoyen étant le premier responsable de sa santé, des taux élevés de cholestérol, de gras, de lipides, de glucides, attribuables à une diète défectueuse, se traduisaient en points d'impôts additionnels. La présence de nicotine, de cannabis et d'autres substances nocives se payaient aussi en taxes additionnelles. Pince-sans-rire, Fauteux soulignait la justification du système qui évitait aux bons citoyens soucieux de leur santé de porter le fardeau de

ceux qui persistaient à mener des styles de vie qui leur étaient nuisibles.

— J'ai passé les tests habituels, poursuivit Gilbert. J'avais encore des électrodes un peu partout quand une infirmière est venue régler quelques cadrans. Ensuite, un médecin m'a donné des coups de marteau sous la rotule. Mes réflexes étaient bons. Après tout, j'ai toujours été un coureur solide. On m'a laissé seul en attendant les résultats finaux. C'est alors que je me suis rappelé que je devais profiter de l'occasion pour aller chercher chez Roger le marteau que je lui avais prêté. Tu sais que Roger travaille à l'hôpital, n'est-ce pas ?

— Oui...

J'essayais de me retrouver dans son histoire. C'est fou comme les gens ajoutent à tout des détails inutiles.

— Le docteur, une femme sérieuse avec un sourire engageant, m'a appris que j'avais les amygdales un peu détériorées. Le mieux, ce serait de les enlever. Cependant, m'expliqua-t-elle, selon le plan directeur, il devait y avoir 2 791 opérations du genre par année et on avait déjà atteint le quota. Par contre, ajouta-t-elle, l'hôpital avait des marges de manœuvre ailleurs. On pouvait encore effectuer quelques appendicectomies, des opérations de la vésicule biliaire et des hernies. Je n'en avais pas

besoin en ce moment, mais elle pouvait les prescrire à titre préventif.

J'essayais de mon mieux de garder mon calme. Mon pauvre ami Gilbert avait perdu une jambe, il aimait parler, je ne pouvais pas le priver de son plaisir.

— J'ai dit à la docteure que j'y penserais, mais que je préférerais ne rien décider sur-le-champ. Elle n'a pas insisté. En sortant de la salle, j'ai demandé à l'infirmière de m'indiquer le bureau de Roger. Bien sûr, je ne m'attendais pas à ce qu'il ait mon marteau à l'hôpital, mais il était près de quatre heures et je me proposais de l'accompagner chez lui. L'infirmière me donna le nom de l'aile où il travaillait. Un hôpital, c'est un labyrinthe de couloirs, n'est-ce pas ? Une fois rendu à l'endroit qu'on m'avait indiqué, j'ai demandé des renseignements plus précis à une autre infirmière. Un docteur l'aborda à propos d'un problème urgent. Elle me fit signe de l'attendre dans un salon et s'en alla avec le médecin.

Que c'était compliqué ! Je ne voulais pas interrompre Gilbert. Il avait toujours aimé raconter les événements les plus simples comme s'il s'agissait d'histoires de suspense.

— Nous étions trois dans la salle d'attente : un bonhomme qui jouait avec une canne, un autre qui se tirait la moustache, et moi. Le boiteux demanda à l'autre de bien vouloir lui indi-

quer où se trouvait les toilettes, et le moustachu l'accompagna jusqu'au corridor. C'est alors qu'un infirmier entra. Il me dit : « Ah, c'est vous ? Venez. » J'ai cru que Roger l'avait envoyé me chercher. Il m'emmena dans une salle où l'on me pria de me dévêtir. « Mais j'ai déjà passé les tests ! » protestai-je. « Bien sûr, dit l'infirmier, on a les résultats. » Une garde-malade s'approcha, une seringue à la main. « Ah non ! m'écriai-je. Je ne marche plus ! »

J'ai presque souri en pensant que ç'avait été un des derniers mots de Daniel Fauteux. Et puis, c'était une drôle de chose à dire quand on va perdre une jambe. Gilbert continua :

— Ils sont tous pareils, dit l'infirmière, désabusée, en me faisant sa piqûre. Enfin, tu sais qu'il est inutile de discuter dans un hôpital. Elle m'affirma qu'elle avait les fiches de l'ordinateur et qu'elle devait faire son métier.

— Alors ? Alors ?

Tous ces détails m'énervaient.

— Alors, le lendemain, je me suis retrouvé avec une jambe de moins.

J'étais abasourdi.

— Je ne comprends rien à ton histoire. Tu passes des tests, tes rotules sont en bon état, tes réflexes sont excellents, et on te coupe la jambe ?

— Mais c'est très simple ! On m'avait pris pour le boiteux, c'est tout.

LA LETTRE F

— Je vois, mais quand même...

— Écoute, vieux, il faut les comprendre. Ils sont responsables de la santé des gens. La femme avait les résultats des tests dans la main. Les ordinateurs sont très bien programmés. Ils analysent tout, ils examinent toutes les possibilités. La conclusion, c'est qu'il fallait amputer. Les médecins ne se posent plus de questions, quand ils ont ces fiches. Pourquoi risquer un faux diagnostic par erreur de jugement ? Il est beaucoup plus prudent de se fier aux résultats des tests.

— Mais ta jambe était en parfaite santé ! Ça se voyait, non ? Mon pauvre Gilbert ! Toi, qui aimes tant les sports !...

— Je ne me plains pas.

En effet, il avait l'air à l'aise.

— Tout le monde peut faire une erreur, Serge. Ça ne m'empêche pas de bien vivre. Je reçois déjà mes allocations d'invalidé. Je n'en veux à personne. Et prenons ton cas, tiens. Oui, oui, je suis au courant, je lis les journaux. Non, ne crains rien : dans ma condition, je ne suis pas tenu de remplir mon devoir de citoyen à l'égard du décret. Eh bien, le gouvernement a décidé d'éliminer tous ceux dont le nom commence par la lettre F. Pourquoi ? Qu'importe ! Sans doute que personne ne le sait. N'empêche, on ne prend pas ces décisions à la légère. On choisit les objectifs qui conviennent au plus grand nombre et on va de l'avant ! On a dû

poser des questions à l'ordinateur, au sujet d'un problème de politique sociale, et par on ne sait quel circuit l'ordinateur a trouvé qu'il fallait détruire les F. Que veux-tu ? On tient à vivre en paix, et dans l'ordre. On ne peut pas discuter chaque mesure gouvernementale. Tu ne veux pas retourner au chaos, non ?

Gilbert avait toujours été un bon citoyen, obéissant, respectueux des lois. Il n'y avait d'ailleurs aucune raison de blâmer les ordinateurs. Ils avaient sans doute indiqué la meilleure solution dans le cas du boiteux. Ce n'étaient pas eux qui avaient confondu les patients.

— Chaos ou pas chaos, dis-je, je ne veux pas me faire tuer par le moindre inconnu qui découvre mon identité. Je suis un citoyen honnête, moi aussi. Je n'ai jamais rien fait contre le gouvernement.

— De toute façon, insista Gilbert, on n'agit pas contre les F par vengeance, pour les punir de quoi que ce soit. Tout simplement, le ministère a décrété que...

— Et, tout simplement, je ne veux pas mourir.

Gilbert hocha la tête. Il ne comprenait sans doute pas pourquoi je ne pouvais, comme lui, me résigner aux décisions qu'on avait prises à mon sujet.

— Tu sais certainement que, pour le bien de tous, les intérêts collectifs doivent l'empor-

ter sur les égoïsmes individuels, me rappela-t-il.

C'était ce qu'on nous enseignait. Dans ce cas, cependant, il y en allait de ma vie.

— Dans ma situation, Gilbert, je n'ai pas envie de discuter philosophie. Je cherche surtout un endroit où me cacher pendant la tempête. Le temps de trouver une solution.

— Ici, c'est impossible. Je reçois maintenant une pension de l'État. Si je loge quelqu'un, je dois fournir ses coordonnées, pour éviter tout abus du système. Ce serait te dénoncer.

Je connaissais les règlements, je savais qu'il avait raison. Notre amitié ne gommait pas ses responsabilités. Il me dévisagea longtemps, en réfléchissant.

— Tu sais, Serge, à ta place...

— Oui ? dis-je, m'agrippant à une lueur d'espoir.

— À ta place, je me dirais qu'il y a moyen de s'en sortir. Il s'agit de voir les possibilités. Je te suggérerais de te rendre à un centre de politique sociale. Il doit y avoir des précédents, des cas particuliers. Tu consulteras l'ordinateur...

J'ai regardé Gilbert, horrifié. Soumettre mon cas à un ordinateur ? Attendre le verdict ? Non, non ! Je le connaissais, ce verdict.

— Tu n'as pas le choix, Serge. Si tu soumetts ton cas à un responsable, il verra ton nom

LA LETTRE F

et s'empressera d'appliquer le décret. L'ordinateur dispose de toutes les données de la politique sociale. Par contre, s'il y a moyen de te tirer du pétrin, l'ordinateur le découvrira. Après tout, il est programmé pour résoudre tous les problèmes.

J'ai regardé mon ami, une dernière fois, et je me suis enfui.

A PRÈS AVOIR QUITTÉ GILBERT, à qui je ne pouvais plus demander l'hospitalité, je me suis rendu à un guichet bancaire. Normalement, dans les magasins, on règle ses transactions avec une carte de débit, mais on peut tirer des machines distributrices les montants en espèces dont on a besoin pour les petites dépenses. J'ai poinçonné mon NIS, mon numéro d'identité sociale, et j'ai fourni mon mot de passe. L'écran de la machine a indiqué COMPTE BLOQUÉ.

Je m'y attendais un peu. Le système avait dû geler tous les comptes des gens dont le nom commençait par F. L'État empochait une fortune ! Pis encore, la machine avait dû avertir la police qu'un F venait d'essayer d'avoir accès à son compte.

J'ai décampé. Je me suis rendu à la Place de la Constitution, à quelques rues de là, pour réfléchir en paix. Je savais combien d'argent il me restait. J'ai ouvert le portefeuille de Daniel Fauteux. Il était plus garni que le mien, mais je disposais vraiment de peu d'argent. Assez

pour tenir quelques jours, peut-être deux semaines en me serrant la ceinture, mais pas davantage.

La Place de la Constitution est toujours très achalandée, fréquentée par des promeneurs, des joggeurs, des retraités, des touristes, des bandes de jeunes, des oisifs qui n'avaient rien à faire que déambuler au hasard de leurs pensées. Je m'y sentais en sécurité, perdu dans le nombre, confondu à la foule, loin de mon quartier, risquant peu de tomber sur quelqu'un qui pourrait me reconnaître.

On avait toujours réservé dans la Place de la Constitution quelques estrades où les citoyens pouvaient exprimer ce qu'ils avaient dans le cœur, improviser des discours, défendre leurs opinions, haranguer ceux et celles qui voulaient bien les écouter. J'avais choisi un banc situé tout près d'une de ces estrades où un homme criait et gesticulait, entouré d'une trentaine de curieux. Ces derniers aussi hurlaient de temps en temps, applaudissaient, laissant comme toujours à un autre le soin de parler, de se compromettre, de lancer des idées, de proposer des solutions, de prendre des décisions.

Au début, je n'écoutais pas, tout affairé à examiner ma situation financière. Peu à peu, je me suis mis à regarder le spectacle. Car c'était un spectacle. Ces discours impromptus, présentés comme une victoire de la liberté d'ex-

pression, ne menaçaient certainement pas l'ordre public et n'irritaient en rien les autorités. Personne n'y attachait d'importance. C'était un exutoire personnel, une forme de défoulement, des paroles destinées à se perdre dans le vent. Je me disais qu'on était vraiment mal en point, tombés dans un état qui ne donnait guère de chance au plus humble espoir. On avait perdu l'habitude de la liberté.

C'était cela, l'essentiel. Si on n'était pas heureux, ni malheureux non plus, ce n'était pas à cause du manque de risque, de danger, d'aventure, d'imprévu. Tout simplement, il est impossible d'être heureux quand on n'est pas libre.

Et nous n'étions pas libres, non. L'oiseau dans sa cage n'a pas plus de marge de manœuvre qu'un chien enchaîné. Nous avions la plupart des libertés civiques. Dans ses cours, Daniel Fauteux nous en faisait l'inventaire. Mais tout était si bien organisé, réglementé, agencé, policé, qu'on n'y goûtait guère. Sur-tout une chose : tout était si bien arrangé qu'on n'avait à peu près plus l'expérience des contacts humains. Nos rapports étaient fonctionnels, rationnels, objectifs. Or, c'est dans les contacts humains qu'on exerce sa liberté. Voilà ce que nous avions perdu.

J'en étais là dans mes pensées, lorsque j'ai commencé à saisir des bribes des propos de l'orateur :

— Et c'est pourquoi il faut tuer tous les F, ces empoisonneurs publics qui sont la cause des derniers malheurs qui nous accablent encore... Ces éléments subversifs veulent nous forcer à faire marche arrière. En avant ! Mort aux F ! Encore un effort, et nous l'aurons, notre société propre et saine ! Un F de moins, voilà le signe actuel du progrès, et chacun doit faire sa part pour assurer notre victoire à tous !

J'ai applaudi, comme les autres. Frénétiquement. Car, malgré mon envie de fuir, je comprenais maintenant qu'une place publique était le dernier endroit où me cacher. Si par hasard un passant me reconnaissait, je me trouvais à la merci de la foule.

La peur me prit. Une peur angoissante, terrible. Qu'un seul être me vît, qui me connaissait, et c'en était fini.

Que respirer est difficile, parfois ! Qu'il est pénible de réfléchir, de décider ce qu'on va faire ! Jamais, au cours de la vie morne et réglée que je menais, jamais je n'avais eu d'action réelle à entreprendre. Je n'en avais pas l'habitude. Cloué sur place, j'écoutais.

Des tas de gens, dans la foule, s'avançaient, l'un après l'autre, et racontaient comment ils avaient tué qui Fortier, qui Fiu Tin-Lou, qui Ferguson, qui Fychte, qui Falardeau. On les applaudissait. C'était horrible. Quelques jours plus tôt, ces inconnus avaient eu des amis, des

parents, des collègues. Et c'étaient eux qui les avaient exécutés. Et ils en étaient fiers, car ils l'avaient fait pour la société nouvelle, la société meilleure prévue par le ministère de la Politique sociale. Et tous les félicitaient. Et j'applaudissais aussi, dans la ferveur, le délire général, afin de ne pas me faire remarquer.

Daniel Fauteux avait dit que je n'étais pas de la graine des révoltés. Je réfléchissais toujours, je me fabriquais des opinions, tout en restant plutôt silencieux, bien tranquille dans mon coin.

J'ai eu soudain envie de me lever, de monter sur l'estrade, d'allumer une des cigarettes de mon professeur et d'annoncer, dans la stupeur générale : « Je suis un F et je vous emmerde ! »

Deux scénarios défilèrent dans ma tête. Dans le premier, la foule se ruait aussitôt sur moi, on m'assommait, on me déchiquetait, on me tuait sur place. Dans le second, les gens, bouleversés, se rendaient compte de l'horreur de la situation et comprenaient toute l'infamie de cette campagne contre les F. Ils admiraient mon courage, m'ovationnaient, me portaient en triomphe sur leurs épaules et empêchaient les autres de s'en prendre à moi.

Le premier scénario était le plus probable. Après les derniers applaudissements, j'ai pris le parti de m'esquiver, joignant tous ceux qui, le spectacle fini, vidaient les lieux. Rendu à

LA LETTRE F

l'autre bout de la place, frissonnant, sentant mes jambes fléchir, je me suis laissé tomber sur un banc.

UNE QUESTION REVENAIT TOUJOURS, obsédante, lancinante : Pourquoi ?
 Oui, une seule question : Pourquoi ?

À quoi bon m'interroger ? Le ministère avait pris la décision et nul n'était qualifié pour en discuter. Il aurait été ridicule de blâmer les ordinateurs. Ils avaient été programmés minutieusement, consciencieusement, pour le plus grand bien de tous. On leur fournissait les chiffres et ils les additionnaient. On leur donnait les paramètres d'un problème ou d'un objectif, ils examinaient, ils analysaient, puis ils livraient la solution.

La solution, c'était l'éradication des F. Inutile de chercher pourquoi. Je ne devais pas y penser. Je devais prendre la situation telle quelle – pour une raison ou une autre, j'étais condamné à mort –, et trouver moyen d'y échapper, un endroit où me cacher.

Les tempêtes ne sont pas éternelles. On se met à l'abri et on attend qu'elles passent. La campagne contre les F était une opération de nettoyage, d'épuration, d'assainissement. La les-

sive finie, on passerait à autre chose. Avec mon petit pécule, je pouvais tenir quelque temps. La vraie question, pratique, c'était de savoir dans quel endroit je serais le plus en sécurité.

Brusquement, j'ai senti la présence de quelqu'un. Un homme, debout, à deux pas de moi, s'était arrêté. Et il me regardait.

Il me regarda pendant une minute, qui m'a paru une éternité.

— Mais je vous reconnais, dit-il.

De quelle façon allait-il me tuer ? Impossible de fuir. Sidéré, glacé, j'ai levé les yeux.

S'il me connaissait, ce n'était certes pas réciproque. Il avait l'air affable, distingué, un bon visage de vieux libraire, de notaire, de médecin de famille.

Rester calme. Ne pas éveiller de soupçons. Faire semblant que je ne comprends pas ce qui arrive. Feindre que je suis innocent de tout, que je ne suis qu'un homme qui a oublié un visage.

— Vraiment ? Nous nous sommes rencontrés ?

— Oui, oui. Vous étiez là-bas. Vous écoutiez le discours.

— Ah oui !

J'ai cru m'évanouir de soulagement.

— Vous permettez ?

Il s'assit à mes côtés. Je le vis jouer avec ses lunettes, sortir une pipe, l'allumer. La pipe,

c'était encore toléré, même dans un parc, quand il s'agissait de gens âgés et loin des terrains de jeu. Il me dévisagea en souriant.

— Alors ?

Que dire ? Prétendre que je ne savais pas de quoi il voulait parler ? Faire un commentaire banal sur la température ? J'ai foncé :

— J'ai trouvé cela excellent. C'est beau, le peuple qui s'exprime.

— C'est important, en effet. Pour se charger du bien collectif, le gouvernement doit savoir ce que les gens pensent. C'est pourquoi tous ces discours sont enregistrés.

Cela, je l'ignorais, mais ça ne me surprenait pas.

— Et vous ? demanda-t-il. Qu'est-ce que vous en dites ?

Il était prudent de jouer la carte du bon citoyen :

— Le ministère a eu raison de laisser au peuple le soin d'appliquer le décret. C'est ainsi qu'on fortifie et qu'on apprécie la démocratie.

L'homme hocha la tête, satisfait. Puis, d'un ton débonnaire :

— Jadis, vous comprenez, on tuait pour des raisons stupides. Prenez les guerres de religion, par exemple. Toutes ces religions disparues avec le massacre de leurs adeptes, alors que ces croyances enrichissaient notre patri-

moine culturel ! Ou les luttes raciales. On a souvent liquidé une ethnie complète, appauvrissant du coup l'héritage de l'humanité. Quand on avait des disputes linguistiques, qu'est-ce que ça donnait ? Des langues disparaissaient ! C'était stupide. Puéril. Tuer quelqu'un parce que son épiderme est d'une autre couleur, qu'il appartient à un autre groupe, qu'il préfère la compagnie des hommes ou la compagnie des femmes, qu'il soutient une théorie économique particulière, qu'il défend d'autres pensées politiques... C'était enfantin, tout cela ! Et on y perdait. Parfaitement ! Si nous avons atteint notre degré de civilisation, c'est parce que des tas de gens, de groupes, de classes, de mouvements différents ont apporté leur contribution.

Son visage eut presque une expression de tristesse : la douleur qui peut saisir un archéologue qui fouille des ruines saccagées par une guerre, et qui auraient pu être mieux conservées. La tristesse de songer aux manuscrits perdus dans l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie, aux jardins de Babylone, aux espèces animales disparues, à toutes les merveilles du monde irrémédiablement détruites.

— C'était brutal, irréfléchi. Rappelez-vous : on internait des Japonais, des Tibétains, on déplaçait des Ukrainiens, des Acadiens, des Estoniens, on coupait les mains de gens de tribus ennemies, on éventrait des femmes encein-

tes, on exterminait des Biafrais, des Tziganes, des Bengalais, des Mohicans, des Algonquins, on débarrassait les villages des vieux, on tuait des fillettes à leur naissance quand on préférait avoir un garçon, on gazait des Juifs, on brûlait des Vietnamiens, on tuait des papistes, on tuait des réformistes, on éliminait des musulmans, des chrétiens, des animistes, on suppliciait des homosexuels, on guillotinaient des aristocrates, on détruisait des cultures, monsieur, des cultures uniques, irremplaçables !

Il s'arrêta, réfléchit, plissant et dépliant les sourcils, et ajouta :

— Vous me direz que, dans certains cas, l'humanité n'y perdait pas grand-chose. Eh bien, j'affirme que c'est faux ! Les méthodes grossières s'accompagnent toujours de gaspillage.

Sa façon de lancer des idées, sa facilité à s'exprimer me faisaient croire que c'était un ancien professeur. Je ne disais rien. Visiblement, il ne s'attendait pas à des commentaires. Parler lui suffisait.

— Le ministère suit une politique qui est génétiquement supérieure aux autres. Vous étiez bien jeune quand on a éliminé chaque deux cent cinquantième personne inscrite dans les registres de la population.

— On a vraiment fait ça ?

Je n'étais pas au courant.

— C'est arrivé quand j'avais votre âge. J'y ai même échappé de justesse ! Remarquez, j'aurais été heureux de me sacrifier, puisque c'était pour le bien collectif.

Je commençais à avoir peur. Pas de lui, mais de ce qu'il était. Certaines façons de penser sont plus mortelles que des actes.

— C'était déjà juste, cela ! poursuivit-il. Raffiné ! Biologiquement valable ! Cela s'accordait pleinement avec les lois du hasard.

Il réfléchit, et précisa :

— Là, on a dû apporter quelques améliorations. Au début, on avait ciblé ceux dont le numéro d'identification sociale finissait par 001, 251, 501 et 751. Par la suite, on s'est plutôt servi des tables de probabilités. Les chiffres tombaient au hasard et personne ne pouvait falsifier son numéro d'identité pour se mettre à l'abri. L'essentiel, c'est qu'on ne détruisait pas aveuglément notre patrimoine commun.

Il me glaçait vraiment, avec son sang-froid scientifique, ses certitudes, ses explications. Le plus effrayant, c'était qu'il n'avait nullement l'air méchant, sadique, injuste. Au contraire, il ressemblait à un humaniste authentique, heureux de démontrer que le temps des tueries fratricides et bêtes était révolu.

— Un nom, c'est quelque chose d'artificiel, affirma-t-il. En éliminant les F, mon cher ami, on ne fait aucune distinction d'âge, de sexe, de

mœurs, de couleur, de croyance, de culture. Je suis sûr, positivement sûr, que la société n'y perdra rien. Bien entendu, on tuera quelques savants, des poètes, des amis, des techniciens. Ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que l'ordinateur du ministère est programmé de façon à voir toutes les possibilités. Et la preuve de son efficacité, c'est qu'il a décidé de procéder de façon intelligente, sans erreur ni déchet ni confusion, en sacrifiant un groupe alphabétique, abstrait, sans conséquence culturelle ou génétique.

À l'école, j'aurais aimé raisonner comme lui, de façon à faire rire mes camarades. Mais on ne riait plus souvent, maintenant. Et surtout pas moi.

— Là, je dois rentrer chez moi, mon souper m'attend, s'excusa-t-il. Je vous remercie de votre attention. J'espère qu'on se reverra pour en discuter plus à fond.

Et il partit, brutalement.

Et, aussi brutalement, j'ai compris qu'il n'y avait plus d'espoir.

J'ÉTAIS COINCÉ. Le décret du ministère recevait partout un accueil chaleureux. Comment pouvait-on critiquer la politique sociale qui avait fait de nous un peuple prospère et sans problèmes ? Moi-même, je ne songeais guère à me révolter. Je voulais sauver ma peau, c'est tout. Je ne discutais pas le décret. Au plus, je pouvais reprocher à l'ordinateur, ou plutôt aux concepteurs de ses programmes, d'avoir choisi les F plutôt que les T ou les M.

Donc, si je n'approuvais pas le décret, c'était par égoïsme, parce que j'en étais la cible. Certains F, plus dévoués, l'acceptaient sans doute avec abnégation. Comme cet ancien professeur, si c'en était un, qui venait de m'aborder. Il était heureux d'avoir échappé à la campagne contre ceux à qui on avait attribué un numéro d'identification sociale qui finissait par les mauvais chiffres, mais il aurait subi son sort sans protester. Il y en a toujours qui sont prêts à s'immoler pour l'avenir de l'humanité.

Moi, cependant, je tenais à la vie.

LA LETTRE F

La vie. Mais était-ce une vie ? Je n'arrivais pas à accepter qu'on soit né pour alimenter et justifier les programmes des ordinateurs. Car l'ordinateur était présent, toujours, partout. J'avais beau essayer de croire en d'autres choses – l'amour, le soleil, les chants, les fleurs –, je me heurtais partout et toujours aux ordinateurs des ministères. Ces ordinateurs n'étaient pas simplement des machines dont je pouvais admirer la complexité et l'efficacité, ils étaient le visage, la main et le moyen d'expression des responsables de ces ministères.

Ce n'est pas qu'il n'y eût pas d'amour, de chants, de belles choses. Dès l'enfance, on passait régulièrement des tests, on remplissait des questionnaires, et l'ordinateur nous révélait ce qu'on aimait, ce qu'on voulait, ce qu'on devait faire. Et il faut dire que les tests étaient honnêtes et les ressources de la collectivité placées à la disposition de chacun.

Nos désirs, nos vœux, nos souhaits, nos préférences, nos aspirations étaient interprétés par l'ordinateur sans tricherie, avec une parfaite rigueur scientifique, tout à fait objectivement. Les préposés aux tests, avec une neutralité indifférente, examinaient nos profils psychologiques et nous fournissaient les réponses : vous, vous désirez changer de travail ; vous, vous désirez vous perfectionner en musique ; vous, vous avez envie de faire partie d'un groupe

d'amis ; vous, vous devriez prendre des vacances ; vous, vous avez besoin d'un partenaire ou d'une partenaire ; vous, un bon repas vous remettra d'aplomb. On recevait alors nos cartes, nos tickets, nos rendez-vous. Dans certains cas, si on n'était pas satisfait du verdict, on pouvait passer un test plus élaboré, en précisant que nous préférierions un deuxième choix comme réponse. Généralement, on finissait par reconnaître que l'ordinateur avait vu juste. Après tout, les programmes étaient vérifiés et revérifiés par les meilleurs psychologues.

Personne n'avait la moindre raison d'être frustré ou mécontent. On ne rencontrait dans les ministères aucune hostilité. Il s'agissait d'une immense bienveillance où chacun constituait un cas à régler.

C'est cela : chaque existence était un cas à régler. Le ministère de la Politique humaine fabriquait des citoyens et en contrôlait le nombre optimal ; le ministère de la Politique sociale se chargeait de justifier leur existence.

Les fonctionnaires n'étaient pas nécessairement des génies. De temps en temps, on voyait qu'alors même qu'ils pensaient prendre des décisions intelligentes, l'ordinateur ne faisait que décupler leur bêtise. Mais la plupart des programmes établis avaient été tellement analysés, revus, éprouvés, qu'ils fonctionnaient de façon satisfaisante.

LA LETTRE F

Certains ne voulaient pas utiliser les ordinateurs, ils refusaient les résultats, ils faisaient fi des directives. Il y a toujours des originaux. Ils étaient rares, et finissaient soit par se révolter et commettre des crimes, soit par se résigner au système après quelques années de résistance.

Au fond, on n'avait pas de raison sérieuse de s'opposer à l'usage des ordinateurs. On avait opté pour eux afin de n'être plus le jeu des passions humaines ni la victime de gouvernements arbitraires. Personne ne pouvait préférer les anciens modes de vie, où chacun était perdu, seul, rejeté par ses semblables et opprimé par ses dirigeants. On ne se sentait plus à la merci des caprices des uns et des autres. Tout se réglait par ordinateur et les solutions s'avéraient justes, et non pas à l'avantage de groupes ou d'individus. Les prix, les salaires, les fonctions de chacun, le lieu d'habitation, les relations sexuelles, les contentieux, étaient assignés de manière logique, tenant compte des particularités des gens et des possibilités offertes.

C'était une société bien ordonnée.

Irrespirable, mais contre laquelle on n'avait rien à redire.

J'avais toujours aimé les cours d'histoire. Je connaissais l'évolution de la civilisation à travers les âges, à travers les continents. C'étaient

des siècles et des millénaires d'injustice, d'oppression, de guerres. De massacres pour des raisons puériles, comme on venait de me le rappeler.

Nous vivions enfin dans une des meilleures sociétés possibles.

Deux conséquences, pourtant, dont je me rendais maintenant compte. On se fiait tellement aux ordinateurs qu'on ne savait souvent plus ce qui motivait et expliquait leurs décisions, et qu'on n'osait guère les contester. On avait perdu tout réflexe en ce sens. L'élimination des F était sans doute une décision juste, vu l'excellence des programmes et l'impartialité reconnue du gouvernement. Moi-même, j'aurais eu mauvaise grâce de m'y opposer, cette fois, tout bonnement parce que c'était à mon détriment.

L'autre conséquence, c'était qu'on avait perdu le sens de l'action individuelle. À chaque problème, à chaque difficulté, on se tournait vers un centre de politique sociale, où l'ordinateur faisait le travail pour nous. Encore maintenant, c'était vers là que mon ami Gilbert m'avait conseillé de me tourner. On n'avait pas l'habitude de se débrouiller tout seul.

Et que faisais-je, moi-même, sur ce banc public, sinon attendre mon assassin ?

LA NUIT TOMBAIT. Si je demeurais là, je finirais par attirer l'attention. J'ai décidé de me trouver un hôtel bon marché.

Je n'avais pas fait dix pas qu'une femme m'arrêta. J'ai sursauté, car elle m'avait saisi le bras, et il était fort inhabituel de se faire toucher par des inconnus.

— Excuse-moi. Je cherche quelqu'un...

Elle avait le ton hésitant, l'air un peu perdu des gens qui viennent de se réveiller. J'ai tout de suite pensé qu'elle s'était droguée.

— Tu voudrais bien aider une vieille femme ?

Je ne la trouvais pas vraiment vieille, mais elle devait avoir plus de cinquante ans. Elle paraissait triste. Une tristesse gravée dans le visage, calme, profonde.

— Je te regardais, là, assis. Je trouvais que tu avais une bonne tête. Une tête de quelqu'un qui voudrait bien rendre service à une personne qui en a besoin.

Allait-elle me demander un peu d'argent ? Plutôt bien habillée, elle ne semblait pas plus

pauvre qu'une autre. Moi, avec mon compte bloqué, je n'avais pas vraiment de quoi faire la charité. Peut-être manquait-elle juste de jetons d'autobus pour rentrer chez elle.

— Tiens, regarde.

Elle me tendit un couteau de cuisine à la lame fine, du genre dont on se sert pour dépecer le poisson. J'ai pensé qu'elle voulait me le vendre.

— C'est un beau couteau, commentai-je. De bonne qualité.

— Je l'ai aiguisé tout à l'heure. Il coupe très facilement. Tiens, prends.

— Je voudrais bien vous aider, mais j'ai tous les couteaux qu'il me faut. Vous pourriez le proposer à un brocanteur. Ils en achètent parfois, quand ils veulent avoir un jeu complet.

Elle me dévisagea, surprise. Puis elle comprit.

— Ce n'est pas ça. Je veux que tu me tranches la gorge.

Ahuri, je ne savais pas quoi dire.

— Ce sera facile. Ici. La jugulaire. La carotide, si tu préfères. Un coup sec, et ça ira. Je ne sentirai presque rien.

Elle posa le doigt sur le côté de sa gorge.

— Non, vraiment... Je ne pourrai pas...

— Je ne te demande pas grand-chose ! protesta-t-elle. Ça te prendra une minute. Moi, toute seule, je ne peux pas.

LA LETTRE F

Je la regardais, démuni.

— Écoute bien : je m'appelle Fernande Fayard.

— Oui...

— Fernande Fayard, répéta-t-elle. Un double F. Moi, je veux faire ma part. C'est pour les autres, tu comprends ? Quand tu as une maladie contagieuse, tu fais en sorte de ne pas contaminer les autres.

— Une maladie ?

— Tu es idiot ou quoi ? Tous les F doivent être éliminés. Moi, je suis d'accord. Le ministre en connaît plus que moi. Je veux aider les autres, pour qu'ils aient un meilleur avenir. Toute seule, je risque de mal couper. Alors, je te demande de m'aider, c'est tout. S'il te plaît.

J'ai trouvé une excuse lamentable :

— Ça salirait votre robe.

— Tu te moques de moi ? Ce n'est pas bien, rire du monde. Moi, je veux contribuer à assainir la société. Tu manquerais vraiment de cœur si tu refusais de m'aider.

— Ici ? Il faudra tout nettoyer... Si la police vient...

— Tu montreras mes papiers aux agents. Ils te féliciteront. Tu auras été un bon citoyen.

Cela, je n'en doutais pas. Le décret nous faisait un devoir civique d'éliminer les F.

— Je n'ai jamais tué personne, murmurai-je.

LA LETTRE F

— Pense un peu aux autres, mon garçon ! J'ai besoin de toi. Si la police vient, si les agents voient mes papiers, ils m'emmèneront dans un centre d'extermination. Là-bas, ils sont loin d'être doux. Si tu es un F, et un double F, ils savent que tu es responsable de tout ce qui ne marche pas dans le monde. Ils te tuent souvent lentement, pour s'amuser.

Je suis resté bouche bée :

— Un centre d'extermination ?

— Vraiment, je n'ai jamais rencontré quelqu'un d'aussi naïf ! Tu n'es au courant de rien ? Toi, tu es du genre doux. Je le vois sur ton visage. Alors, je compte sur toi. Un petit coup sec, c'est tout.

Une autre idée m'est venue, plus crédible :

— Je veux bien. Seulement, je vous propose d'attendre à demain. Je reviendrai ici, à la même heure, et je ferai ce que vous demandez.

— Pourquoi demain ?

— J'ai appris que, demain, ils annonceront des primes pour tous ceux qui éliminent un F. Alors, moi aussi, ça me rendra service d'attendre encore un jour.

Elle me cloua du regard, sévère.

— Mon garçon, il faut se débarrasser des F par devoir, pas pour de l'argent. Juste par solidarité envers les autres. Parce qu'on attache de l'importance à nos responsabilités de bons citoyens.

Elle me dévisagea, intensément, et ajouta :

— Et puis, fais attention : épargner un F, c'est un délit, un crime social. Je pourrais te dénoncer si tu ne le fais pas.

Un autobus approchait. J'avais quelques secondes.

— D'accord, mais dans un endroit plus discret. Là, derrière ces buissons.

Elle tourna la tête. J'ai pris mes jambes à mon cou et j'ai sauté dans l'autobus.

Encore tout secoué, je me suis rendu le plus loin possible. Enfin arrivé dans un quartier loin du mien, où personne ne pourrait m'identifier, je suis descendu.

Dans une pharmacie, j'ai acheté l'essentiel, une brosse à dents, un rasoir, un peigne. Soucieux de ménager mes ressources, j'avais décidé de me frictionner les dents à l'eau et de me raser au savon.

J'ai choisi une rue étroite, en retrait du boulevard. Un hôtel de second ordre me parut assez anonyme. Je savais que, dans ces hôtels, on pouvait régler la note en espèces sans attirer l'attention. Je me suis approché du comptoir et j'ai demandé une chambre. L'hôtelier m'a présenté une fiche.

Il fallait y inscrire mes coordonnées. Mon nom et mon NIS.

J'hésitais.

LA LETTRE F

Le préposé me regardait, surpris. Tout le monde connaissait ces fiches, et les siennes ne demandaient pas de renseignements bien particuliers.

Il fallait agir. J'eus alors une idée. J'ai inscrit mon nom : Serge Péneau. J'ai aussi changé un chiffre à mon numéro d'identification sociale. J'ai payé en argent comptant, pour deux nuits, et j'ai regagné ma chambre.

Là, je pouvais crier victoire. Je n'étais plus un F, mais un P. Soulagé, épuisé par ma journée, je me suis jeté sur le lit et j'ai dormi vingt-quatre heures.

JE SUIS RESTÉ TROIS JOURS dans cet hôtel. J'essayais de méditer, de réfléchir. Peine perdue. Que peut-on décider dans l'inaction ? Tant que je ne poserais pas un geste, un vrai geste, je tournerais en rond. Je le savais. Et je ne pouvais rien décider.

Deux fois par jour, je sortais manger. Cela me coûtait cher en effort et en tension. Sans parler de mes maigres ressources qui ne cessaient de diminuer.

Chaque visage que je croisais me menaçait. Que quelqu'un fît un geste brusque, et je sursautais, convaincu que ma dernière heure était venue. La sensation d'avoir été condamné, et condamné sans appel, me pénétrait, lugubre, glaciale.

Dans les restaurants où je mangeais, toujours le plat le moins cher du jour, je me cachais derrière le journal, redevenu quotidien pour mieux couvrir la campagne contre les F, et j'avais en silence un repas indigeste. Les nouvelles et les éditoriaux tournaient toujours autour

LA LETTRE F

du même sujet. Je pouvais me faire une collection de manchettes :

LA DÉMOCRATIE À L'ŒUVRE
LA SOCIÉTÉ SE PURIFIE
253 F ÉLIMINÉS D'UN COUP !
LE PEUPLE ENTIER APPLIQUE LES PRIN-
CIPES DE LA POLITIQUE SOCIALE
UNE AUTRE VICTOIRE COLLECTIVE
UN F CONFESSE SES INFÂMIES
AVANT DE MOURIR
L'HEURE DU SALUT APPROCHE
FACE À LA MENACE DES F,
LES CITOYENS SE SERRENT LES COUDES
LA SOLUTION FINALE À PORTÉE
DE LA MAIN
TOUTE UNE VILLE EXPURGÉE
DE SES F

Le cœur serré, je dévorais les nouvelles. Les institutions participaient activement à l'élimination des F. Les hôpitaux, tenus par la loi de soulager les souffrances, avaient décidé de fournir aux F malades des doses mortelles d'anesthésiques. Ce sort s'appliquait aux femmes enceintes qui venaient avorter ou accoucher et dont le nom commençait par F. Dans les centres ludiques où les drogués en réhabilitation s'inscrivent pour recevoir leurs comprimés, on distribuait de la strychnine aux F. Les grands

laboratoires scientifiques, saisissant l'occasion de tester sur des humains de nouveaux médicaments qui pourraient un jour sauver des milliers de vies, recueillaient les enfants de parents déjà tués et procédaient à leurs expériences. On offrait généreusement un sursis d'un mois aux F qui offraient leurs organes à ceux qui en avaient besoin. Certains étaient envoyés dans l'espace et dans les profondeurs marines afin de bien mesurer les limites de leur résistance. Il va de soi que tous les F qui se trouvaient dans les prisons, les écoles, les centres de service civique, avaient été rapidement exécutés.

Je me suis rendu dans un *Café Réseau*, là où ceux qui ne disposent pas chez eux de l'équipement nécessaire peuvent avoir accès à Internet, au téléphone et autres moyens de communication. J'ai été surpris de voir qu'on y servait encore du café, bien que dilué avec de la chicorée. On n'en trouvait plus dans le centre-ville depuis le début de la campagne contre le café, qui prenait déjà son essor depuis la victoire de la campagne antitabac. En dépit de mes ressources de plus en plus limitées, je m'en suis offert une bonne tasse. J'ai remarqué qu'une jeune femme fumait tranquillement une cigarette, mais je n'ai pas osé l'imiter dans ce geste de provocation. Je me trouvais vraiment dans un quartier marginal où les autorités ne contrôlaient pas encore tout.

LA LETTRE F

Je portais toujours sur moi une copie papier de mon certificat d'identité. On se servait plutôt de cartes en plastique, mais les anciens documents restaient valides. À l'hôtel, avec un stylo noir, j'avais soigneusement transformé le F en P. J'en ai tiré une excellente photocopie. Personne n'aurait pu voir la différence. J'étais devenu Serge Péneau.

Afin de justifier ma présence, j'ai loué une heure d'ordinateur. Sans même essayer d'accéder à des sites alternatifs, qui pouvaient donner d'autres versions que les nouvelles officielles, mais que je n'aurais pas pu télécharger sans deux ou trois heures d'effort, je me suis mis à naviguer dans des banques de blogues qui, proliférant trop spontanément, échappaient souvent à la censure.

Ce que je lisais, des témoignages, des expériences vécues, des opinions personnelles, n'était pas de nature à me reconforter. Les assassinats privés devenaient de plus en plus cruels. Comme il restait de moins en moins de F, on se mettait souvent à plusieurs pour les tuer. La méthode la plus usuelle était l'étranglement, généralement avec une bonne ficelle, mais j'ai vu des vidéos saisissantes : ici, on voyait des gens retenir un homme à terre pendant qu'un camion lui écrasait la tête ; là, on précipitait une femme du haut d'un édifice ; ailleurs, on électrocutait, on broyait, on plon-

geait les victimes dans des bassins d'acide. Ces scènes se déroulaient bien des fois sous le regard bienveillant d'un agent de police. Afin d'accélérer encore le processus d'élimination, le gouvernement venait de décider de verser une prime pour chaque F tué. Cette mesure, je l'avais prévue.

J'ai fermé l'ordinateur. Toute cette horreur me crispait, me révoltait. Et ne me surprenait pas. Ça me rappelait tant de cours d'histoire ! Je m'étais toujours intéressé aux guerres civiles. Dans les guerres civiles, on découvre que ceux qu'on tue, ceux qui veulent nous tuer, ce sont nos voisins. À l'échelle de l'espèce humaine, toutes les guerres sont des guerres civiles. On vit ensemble, en paix, pendant des générations, puis, un jour, on divise les gens et voilà deux groupes qui s'entretuent. Et qui se fabriquent des idéaux pour justifier ces massacres. Nous, on venait de nous diviser en F et non-F.

Je ne pouvais pas demeurer dans le café sans devoir payer une autre heure d'ordinateur. Je m'apprêtais à me lever quand un couple retint mon attention.

Ils étaient là, l'un devant l'autre, silencieux, les traits immobiles, le regard vidé, dénués de chaleur, de vivacité, un miroir l'un pour l'autre. Ils se contemplaient sans se voir, marionnettes au repos. Ils buvaient un café et on aurait cru qu'ils étaient déjà morts.

LA LETTRE F

C'étaient deux amoureux, je pouvais le deviner. N'avais-je pas souvent été l'un d'eux ? Chacun s'était rendu à un centre de politique sociale en souhaitant rencontrer une âme sœur avec telles et telles caractéristiques. L'ordonnateur leur avait fait passer des tests de personnalité et leur avait ménagé ce tête-à-tête. Mais que pouvaient-ils bien se dire ? Notre mode de vie était tellement dépourvu de toute véritable initiative ! On n'avait plus l'habitude... C'est fou ce que le sens des contacts humains disparaît, lorsqu'on n'a qu'à demander au gouvernement ou à une agence ce que nous souhaitons avoir. La gratuité des relations humaines était une notion oubliée.

Notre système était plus rationnel que les tâtonnements du passé. Jadis, ces deux êtres esseulés seraient demeurés chacun de son côté. Le système de rencontres administré par le ministère constituait quand même un progrès.

Seulement, ça ne marchait pas très bien. On n'est pas fait pour vivre rationnellement. Pas de cette façon.

Que je comprenais donc ce couple immobile, correct, sans tristesse et sans joie ! Et que j'avais envie de partir, de cesser de vivre, non, de vivre ailleurs, dans une société où l'on concevait différemment, si cela était possible, le bonheur des gens.

EN SORTANT DU RESTAURANT, j'étais d'humeur mélancolique. Je ne voulais pas rentrer à l'hôtel. J'ai déambulé dans les rues, l'esprit abattu. Le visage de la jeune fille aperçue au restaurant me troublait. Pourquoi n'étions-nous pas heureux ?

Je suis entré dans un cinéma. Je me sentais plus en sécurité dans une salle noire que dehors. Le film était à la fois obscène et politique. Le personnage principal, François Fisher, s'acquintait avec une bande de malfaiteurs, Frida Falbani, Florence Flamand, Fabien Frey et Félix Fukuda, et ils menaient ensemble une existence dépravée, asociale. On les voyait détruire des ordinateurs, fumer sans vergogne, s'accoupler à droite et à gauche sans passer par des centres de politique sociale, reluquer de petits enfants sans se contenter de les reluquer, distiller des alcools interdits, engendrer de futurs monstres sans l'approbation des instituts de la politique humaine, bafouer l'ordre public, rejeter le gouvernement, et finir minés par des maladies et lynchés par une foule justicière.

Des images du film me semblaient familières. Oui, oui, j'avais vu ce film, bien des années auparavant. Le personnage principal ne s'appelait pas Fisher, mais tous se réunissaient pour célébrer leur 35^e anniversaire. On les voyait alors passer leur année fatidique. C'était l'époque où le ministère avait décrété que tous les citoyens âgés de trente-cinq ans étaient du surplus et devaient être liquidés au cours du mois suivant leur anniversaire. À la suite d'études statistiques approfondies, on affirmait qu'à cet âge les gens devenaient un risque sérieux pour la société, ce que le film démontrait amplement. Par la suite, les démographes avaient fortement critiqué l'usage de ce critère et la campagne d'élimination avait pris fin en moins de quelques semaines.

C'était inquiétant. Se servir d'un même scénario, utiliser deux fois le même film, ça pouvait se défendre. Une question plus importante se posait : pourquoi la politique sociale exigeait-elle, pour le bien collectif, l'écrémage périodique de larges segments de la population ? Peut-être fallait-il pallier l'absence de guerre ? Ou régulariser l'expansion de la population ?

Je suis sorti de la salle, sans plus me poser de ces questions inutiles. Personne ne savait le pourquoi, personne ! Les meilleurs techniciens ne pouvaient plus découvrir par quels che-

minements, par quels circuits complexes nos ordinateurs parvenaient à leurs réponses. Les fonctionnaires, toujours prudents, faisaient des projections et s'assuraient scrupuleusement que les résultats s'avéraient bénéfiques pour l'ensemble de la société. Autant me mettre cela dans la tête une fois pour toutes et ne m'occuper que de ma survie.

Sur le chemin de l'hôtel, un sentiment de danger m'oppressait. J'avais parlé brièvement avec l'hôtelier. Il me demandait d'où je venais, s'il y avait beaucoup de Péneau dans la ville, si je fréquentais assidûment ma parenté. Il avait prononcé mon nom plusieurs fois.

— C'est la première fois que je vois ce nom.

— Certains noms sont plus courants que d'autres.

— Je ne l'ai pas trouvé dans l'annuaire de la ville.

Il avait donc effectué des recherches. J'ai aussitôt inventé une histoire :

— Quand mes parents se sont installés ici, on était en train de passer aux annuaires électroniques. À ce qu'ils m'ont dit, nos ancêtres s'appelaient Penaud. Au début, c'était un surnom. Parce que le premier avait l'air triste, semble-t-il. Plus tard, on a changé l'orthographe, d'abord Peneau, puis Péneau. Ce nom existe depuis deux siècles.

— Je comprends... Tout s'explique...

Oui, je me souvenais de son air. Il me regardait tranquillement, avec le sourire de ceux qui vont trahir.

J'appréhendais l'instant où j'atteindrais l'hôtel. Entrer ou ne pas entrer ? Avait-on découvert mon jeu ? Que pouvais-je faire, de toute façon ?

Avant de pousser la porte, j'ai inspecté les lieux, le nez contre la vitre. Tout semblait normal. Je suis entré. L'hôtelier m'a salué cordialement, comme les autres soirs. Ma méfiance ne relevait que de mon imagination.

C'est alors qu'il s'est rendu à la porte et l'a fermée à clé. Et j'ai compris que j'avais eu raison.

— Non, je crois que je vais ressortir, dis-je. J'ai oublié d'acheter le journal.

Il sourit :

— Ce n'est pas nécessaire. Vous pourrez voir les dernières nouvelles à la télévision.

— Vraiment, je préfère lire le journal.

— Les kiosques sont fermés. Mais tenez, prenez le mien. Oui, j'en ai fini. Et bonsoir.

C'était un homme corpulent, trois fois plus fort que moi. Son journal en main, je n'avais plus aucun prétexte pour sortir. Je me suis résolu à monter l'escalier. Je suis arrivé à ma chambre. La porte avait un judas que je n'avais pas bloqué de l'intérieur. Sans faire de bruit, j'y ai collé l'œil.

Silencieux, deux policiers attendaient, l'un assis sur la chaise, l'autre fumant sur le lit. Certains policiers, m'avait-on dit, ne dédaignaient pas la cigarette et se sentaient au-dessus des lois. L'adoption de ce petit vice leur permettait de s'infiltrer plus facilement dans les milieux interlopes.

Le téléphone sonna. Un agent prit l'appareil. C'était sans doute l'hôtelier qui les prévenait de mon arrivée.

Éviter la panique. Chercher une issue. Oui, la salle de bains de l'étage.

Faire vite. Dans une minute, les policiers viendraient certainement me chercher. J'ai fermé la porte de la salle de bains. La fenêtre donnait sur la rue. Je pouvais facilement atteindre l'escalier de secours, juste en dessous. Il y avait des passants, mais personne ne me remarquerait, car cette façade n'était pas éclairée.

Je me suis laissé glisser, agrippé au rebord de la fenêtre, et je suis tombé sur le palier de l'escalier. On cognait déjà à la porte. Au moment où on la défonçait, j'ai dévalé les escaliers, j'ai atteint le trottoir et je me suis mis à courir.

PENDANT UNE SEMAINE, j'ai vécu caché, inquiet, de plus en plus apeuré. Je changeais d'hôtel chaque jour, les choisissant de plus en plus pouilleux par souci d'économie. Je guettais les bruits, les ombres, les silences. Je me méfiais de tous les clients. Chaque expression des hôteliers m'angoissait. Mon secret était-il découvert ? M'avait-on déjà dénoncé ?

Pourtant, d'une manière louche, honteuse, je m'habituais presque à ma situation. Si j'étais devenu un paria, un citoyen de second ordre, je suis sûr que je me serais tout à fait résigné à ma condition. Quand on est vraiment tombé très bas, on s'accroche au moindre espoir. Celui-là était un rêve. Un paria, on le méprise, on l'humilie, on lui crache au visage. Moi, on voulait me tuer.

Dans le genre d'hôtel que je fréquentais, je passais inaperçu parmi les autres hères. J'ai quand même dû me rendre dans une friperie pour m'acheter une chemise, un caleçon, des chaussettes.

En me dénonçant, l'hôtelier avait dû mentionner Réneau. J'ai alors pris mon courage à deux mains pour retourner dans un *Café Réseau*. Je devais naviguer un peu sur Internet pour avoir un prétexte de me servir de la photocopieuse, faisant semblant que je venais de télécharger un document. J'avais, encore une fois, soigneusement maquillé mes papiers d'identité, changeant le P en R. Malheureusement, le préposé jeta un coup d'œil sur ma feuille.

— Tiens, Serge Réneau... C'est la première fois que je le vois écrit de cette façon.

— Dans ma famille, on l'a toujours écrit comme ça. Depuis mon arrière-grand-père, en fait. Il y avait plusieurs Raynaud dans le village et il a voulu se distinguer.

Je ne me suis pas attardé. Au moins, j'avais pu en tirer une bonne copie, le document paraissait authentique.

Ma situation financière se détériorait de plus en plus. J'avais beau loger dans des chambres minables, j'avais beau ne manger que des repas bien maigres, mes ressources tiraient à leur fin.

Que faire ? J'aurais bien voulu me trouver un emploi de rien du tout. Dans la construction, par exemple, on engageait parfois des gens à la journée. Pour moi, c'était impossible. On me demanderait partout mes papiers et mon numéro d'identité sociale. Si je donnais

le vrai, on découvrirait vite que Réneau, c'était Féneau. Si je fournissais un faux, je ne serais pas plus avancé, le ministère de l'Emploi refuserait de l'enregistrer.

Mendier, peut-être ? On croisait parfois des mendiants dans les parcs et dans les rues commerciales. Certains, semblait-il, faisaient de bonnes journées. Cependant, la police, qui cherchait à décourager ces pratiques, leur demandait souvent leurs papiers.

Voler, alors ? Je ne savais pas comment.

Un soir, n'ayant plus un sou vaillant, tenaillé par la faim, car je n'avais rien mangé depuis deux jours, je me suis décidé à agir. J'ai trouvé, près d'une maison en démolition, une petite barre de fer qui pouvait bien servir de matraque. Je me suis mis à flâner dans des rues sombres, isolées. Le hasard m'a souri et j'ai aperçu un passant.

Je l'ai suivi. Je marchais silencieusement, collé aux murs, décidé à le rejoindre.

Ma victime, un type dans la cinquantaine, bien habillé, ne m'avait pas remarqué. Surtout, ne pas hésiter. On approchait déjà d'une intersection. Je me suis précipité sur lui et je l'ai assommé brutalement avec ma barre de métal.

Il s'est écroulé, sans même pousser un cri. Il était à moi. Fébrilement, j'ai mis la main dans son veston et j'ai pris son portefeuille.

Avant même que j'aie pu l'ouvrir, j'ai remarqué trois hommes autour de moi. Puis d'autres. Et un agent de police. Moi qui croyais qu'il n'y avait personne dans le coin ! Je n'avais pas pensé que la rue qu'on venait d'atteindre était bien fréquentée.

— C'était un salaud, dis-je. Frédéric Feltau. Je le connaissais.

L'homme ne bougeait pas. Il ne saignait pas beaucoup, mais je vis bien que je lui avais défoncé le crâne.

— Ah, un F ! s'écria quelqu'un.

— Un autre ! Pas étonnant qu'il se cachait dans le quartier.

— Un de moins ! Bon travail !

— Il respire encore, nota une dame. On devrait le conduire à l'hôpital.

— Pas question ! s'insurgea une autre. Qu'il crève ici, et bon débarras !

Elle se badigeonna le doigt avec le peu de sang qui jaillissait de la blessure et marqua un grand F sur le front de la victime.

On crachait sur le corps. Certains lui donnaient des coups de pied. On me félicitait.

— Un double F, en plus, ajoutai-je. J'ai pris le portefeuille pour le présenter à un centre de politique sociale.

Le policier me dévisagea. Froidement.

— Je vois, oui. Vous avez raison. Pour la prime, n'est-ce pas ?

J'avais honte. J'avais peur. Je voulais m'en sortir, quitter l'endroit, me terrer quelque part, me mettre à l'abri.

— Non, non, je ne demande pas la prime. J'ai fait cela pour la patrie. Afin que la société vive mieux.

— Bravo ! Bravo ! criait-on autour de moi.

Dans les circonstances, pas question de dévaliser ma victime. J'ai remis le portefeuille à l'agent, qui le glissa dans sa poche sans même vérifier l'identité du bonhomme. Il faisait trop sombre pour essayer de lire les documents.

— Vous ne voulez donc pas toucher la prime ? demanda-t-il.

— Non. Je n'ai fait que mon devoir de citoyen.

Le sens civique, heureusement, permet de couvrir tous les crimes. Je m'apprêtais à partir.

— Ce n'est pas correct, dit une femme. Ce garçon ne veut pas la prime, et c'est tout à son honneur. Passez-moi le portefeuille, s'il vous plaît.

Elle parlait avec autorité. L'agent hésitait. Elle repoussa un pan de son blouson et montra un insigne.

— Service de sécurité, expliqua-t-elle. Je surveille le quartier.

Le policier lui tendit le portefeuille. Je respirais à peine. Allait-elle sortir une lampe de

poche pour examiner les cartes de la victime ? Je pouvais toujours dire que je m'étais trompé, que l'inconnu ressemblait à ce Frédéric Felteau imaginaire comme deux gouttes d'eau.

La femme sortit tous les billets du portefeuille et me les donna avant de le rendre à l'agent.

— Les F sont tous des criminels et des voleurs, affirma-t-elle. C'est moins que la prime, mais je crois qu'il faut récompenser les bons citoyens.

— Là, elle a bien raison, dit quelqu'un.

J'ai mis l'argent dans ma poche.

— Je vous remercie de tout mon cœur. Et je vous souhaite une bonne soirée.

J'avais hâte de quitter l'endroit. Le policier m'arrêta :

— Un instant. Vos papiers, s'il vous plaît.

Courir ? M'enfuir ? Impossible. J'ai présenté mon document. L'agent prit la peine de s'approcher d'un lampadaire et l'examina.

— Tu n'as pas ta carte ?

Il parlait des cartes en plastique.

— Pas dans ce quartier, expliquai-je. C'est plein de voleurs.

— C'est prudent, vous avez raison. Serge Réneau... Très bien. Je prends votre numéro. Mon ami, nous vous enverrons la médaille de service à la collectivité.

— Hourrah ! Bravo ! Quel bel exemple !

LA LETTRE F

Les gens semblaient prêts à me porter en triomphe. Moi, je me sentais tout petit, mal à l'aise, horriblement mal à l'aise. Et j'avais peur : si jamais le policier décidait d'ouvrir le portefeuille... S'il remarquait que l'inconnu ne s'appelait sans doute pas Felteau...

— Je n'ai fait que mon devoir, répétais-je. Comme chacun de nous doit le faire. Et comme je le ferai encore, si l'occasion se présente.

— Oui ! Nous aussi !

— Eh bien, mes amis, bonne chance ! Chacun de son côté, on aura tôt fait de purifier notre ville. À bientôt, et encore bonne chance !

Après un dernier salut et une dernière salve, je me suis retourné et j'ai pris tranquillement le chemin le moins éclairé, de façon à me perdre aussi vite que possible dans le noir et dans ma honte.

VOILÀ DEUX FOIS que je l'avais échappé belle après avoir frôlé des policiers. Dans l'hôtel, je m'étais méfié à temps, je les avais vus dans ma chambre, je m'étais enfui de justesse. Cette fois, trop concentré, ne regardant plus que ma victime, je ne m'étais pas rendu compte qu'il y avait d'autres gens dans cette rue sombre. Le danger aiguise les sens et j'avais eu la présence d'esprit de détourner l'attention de l'agent en affirmant que le pauvre passant était un F.

Diable, que de sensations ! J'en frissonnais encore. J'étais aussi en proie à des sentiments contradictoires. J'avais juste voulu assommer ce soi-disant Felteau, poussé par l'instinct de survie, et je l'avais peut-être tué. Avec une telle contusion, abandonné sur le trottoir, il avait peu de chances de s'en tirer. L'agent de police avait déjà dû avertir le service des éboueurs et on se débarrasserait du corps, avec ce grand F rouge sur le front, dans un camion-broyeur.

Personne n'avait pris la peine de vérifier l'identité de ma victime. On s'était fié à ma

parole. J'étais devenu semblable aux autres, tous convaincus de la nécessité d'éliminer les F. J'étais au bout de mes ressources, rongé par le désespoir. Alors, qu'est-ce que cela pouvait bien me faire que les gens vivent ou meurent ?

Si je me sentais mal à l'aise, si j'avais eu honte, c'était par réflexe. La nouveauté du geste. Le contact humain. Le fait d'avoir essayé d'obtenir ce que je voulais directement, par un acte individuel, sans passer par aucun ministère.

Ce n'était pas un geste dont je pouvais être fier. Il n'y a rien d'honorable à voler. S'attaquer à un inconnu, à un simple passant, pour lui ravir son portefeuille, c'est plutôt lamentable, méprisable. Le tuer, c'est encore plus repoussant.

En dépit de tout, je sentais monter en moi des bouffées d'adrénaline.

J'avais agi. De moi-même. Grâce à l'agente de sécurité, j'avais même reçu quelques billets. Le quidam ne portait pas grand-chose sur lui, mais ça me permettrait de tenir encore quelques jours.

Ce n'était pas le plus important. L'essentiel, c'était d'avoir agi.

Depuis ma naissance, l'État s'était occupé de moi. Tous les services possibles, je les avais eus à ma disposition. Un jouet quand j'étais enfant, les cours qui répondaient à mes aptitudes, une compagne à l'occasion, un travail,

un voyage, je n'avais eu qu'à demander. Il suffisait de se montrer bon citoyen. Ne pas dévier. Ne pas prendre de risques. Ne pas se démarquer, ne pas se distinguer. Demander la permission. Respecter les institutions. Suivre les directives, se plier aux règlements. Avoir une fiche de route irréprochable. Ce qui est bien, c'est ce qui est autorisé. Ce qui est mal, c'est ce qui est interdit.

La société avait toujours été pour moi une serre chaude, où je n'avais pas eu à bouger. Cette fois, je venais de briser ma coquille.

J'avais agi. Seul. Sans l'avis d'un expert, sans l'appui d'un ordinateur. Sans que cela soit porté à aucun dossier d'aucun ministère. L'histoire de la médaille ne me préoccupait pas, sachant que ces choses prennent des mois et des années à être réglées.

J'avais agi. J'avais été mal à l'aise, au début. Mais, là, je jubilais.

Je me sentais libre ! Libéré de mes propres chaînes !

— Bonjour, monsieur Féneau.

Ça y est ! J'ai fermé les yeux. Attendre.

Le coup n'est pas venu. J'ai décidé de réagir, de riposter, de me battre.

Ça aussi, c'était un réflexe nouveau.

— Pardon ?

— Serge Féneau, n'est-ce pas ? Oui, oui, je te reconnais.

Il parlait bas. De toute évidence, il ne voulait pas me trahir. Il était jeune, plutôt mince, le regard soucieux. Moi aussi, je le reconnaissais. Son nom me revint en mémoire : Gilles Blackburn. Il avait fait son service civique dans ma rue, en nettoyant les façades des maisons. On avait même fumé ensemble, à l'occasion, quand c'était encore permis.

J'ai jeté un coup d'œil autour de nous. Sans trop m'en rendre compte, j'avais abouti dans le quartier universitaire, le coin de la ville où se trouvaient les bâtiments des instituts supérieurs du ministère de la Politique humaine.

— Je te voyais rôder depuis cinq minutes. Écoute, même ici, tu es en danger.

— Mais non ! Mais non ! m'écriai-je. Tu fais erreur. Je m'appelle Péneau, et... non, Réneau...

Il sourit :

— Personne ne s'appelle Péneau ni Réneau. Viens. Je connais un endroit sûr.

Que faire ? Je l'ai suivi. Il m'a emmené dans un café étudiant où on ne servait que des tisanes, de l'eau gazeuse et des boissons vitaminées. Il a eu la prévoyance de m'installer à l'ombre d'une colonne, où je risquais le moins d'attirer l'attention. Ensuite, il est allé lui-même nous chercher de quoi boire.

— Nous sommes sûrs que l'ordinateur a commis une erreur, affirma-t-il.

LA LETTRE F

— C'est douteux. Les programmes sont bien vérifiés.

— Par qui ? Par des gens qui ont tout intérêt à continuer d'exercer le contrôle des programmes.

— Non, non, protestai-je. La validité des programmes est établie par ses résultats d'ensemble. Si la société fonctionne, cela veut dire que chaque décision s'avérait nécessaire.

Malgré moi, je répétais les leçons apprises. Il insista :

— Sauf dans ce cas. Ils ont commis une bétise. Et sait-on ce qui arrivera à la société, s'ils conservent le contrôle des ordinateurs !

— Je m'en fous, moi. Ce que je veux, c'est rester en vie.

— Cela ne suffit pas.

— Cela me suffit.

— Je vois que tu es affecté par ton expérience. Réfléchis un peu. Si d'autres personnes étaient au pouvoir, si d'autres personnes programmaient les ordinateurs, les F n'auraient pas été condamnés.

— Sait-on jamais ? On se serait attaqué aux N ou aux A.

Il me regarda froidement :

— Peut-être, mais ça aurait été plus juste.

— Pas pour les N ni pour les A.

Je me souvenais encore de nos courtes discussions, quelques années plus tôt. Gilles aimait

réfléchir, analyser, étudier les tenants et aboutissants de chaque décision. Il aimait le monde des idées. Alors que j'avais commencé à travailler à la fin de mes études, il s'était inscrit dans un institut supérieur d'administration publique.

— L'essentiel, déclara-t-il, c'est que nous remplacions ceux qui dirigent la société. Nous serons alors sûrs que les décisions sont les bonnes.

— Qui dira que ce sont les bonnes ?

Il n'hésita pas une seconde :

— Nous. Parce que nous prendrons toutes les décisions. C'est la logique même, mon vieux ! C'est nous qui avons raison. Nous pourrions donc dire aux autres ce qu'ils doivent faire et ce qu'ils doivent penser.

Nous avons continué à discuter. Gilles était du genre intellectuel, il aimait qu'on ne soit pas d'accord avec lui, il adorait les débats qui lui fournissaient l'occasion de briller, de s'imposer.

Il devait quand même me trouver décevant, vu que je ne voulais pas jouer son jeu. J'entrevois d'autres solutions. Ne plus être gouvernés, dirigés, policés. Pouvoir agir, librement, chacun à sa façon. C'était encore confus dans ma tête.

Au bout d'une demi-heure, il leva le doigt :

— Écoute, Serge. Maintenant, tu es dans de sales draps avec ce décret. Ce doit être une

LA LETTRE F

expérience terrible dans ton cas ! Tu es encore trop affecté par ta situation et elle t'empêche d'y voir clair.

— Je vois ce que je vois.

— Ce n'est pas assez. Il faut aussi voir ce qui pourrait être possible. Viens. Je te conduirai à une réunion qui pourrait être le signal de ton salut.

— Où ça ? Quelle réunion ? Avec qui ?

J'avais lu que, parfois, des groupes de gens piégeaient des F et les menaient dans des endroits privés où ils étaient exécutés en public. Je ne soupçonnais pas Gilles d'une telle hypocrisie, mais je me tenais sur mes gardes.

— Viens. Tu comprendras.

Il aurait pu me tuer en me rencontrant, et il ne l'avait pas fait. Je pouvais lui faire confiance. Je l'ai suivi.

A TRAVERS DES RUELLES et des tunnels, par des détours de toutes sortes, Gilles me conduisit à une vieille maison à trois étages noyée dans l'obscurité. Il devait bien fréquenter l'endroit, car il trouva sans peine une porte que je n'avais pas remarquée.

— Nous connaissons tous l'intérieur. Ainsi, on n'a pas besoin de l'éclairer. Suis-moi.

Comme un aveugle, je l'ai laissé me guider dans l'immeuble. Il me disait quand faire attention aux marches, quand éviter un mur, où monter l'escalier. On se retrouva ainsi au deuxième étage. Dans une chambre sombre, à peine éclairée par une petite lampe, une douzaine de jeunes gens, assis à terre, discutaient.

— Voici Serge Féneau, annonça Gilles d'une voix normale. Un F et un ami ! Je l'ai invité à nous écouter. Il pourra intervenir s'il le juge à propos.

Quelques-uns se levèrent, on me serra la main, on me donna des tapes encourageantes sur l'épaule. Puis la conversation reprit son train.

— Il s'agit d'examiner le geste du gouvernement dans une perspective historique, déclara une jeune femme au visage concentré. Serions-nous ce que nous sommes, aurions-nous atteint notre niveau de civilisation, sans les machines de Fulton, sans le paratonnerre de Franklin, sans la politique éclairée de François 1^{er}, sans l'action civilisatrice du grand Frédéric, sans les brillantes théories de Charles Fourier, sans les véhicules de Henry Ford, sans la physique des particules de Fermi ?

— C'est parmi les F que nous trouvons les illustres bienfaiteurs de l'humanité que furent Freud, Feuerbach, Fontenelle, et tant d'autres ! ajouta un jeune homme grassouillet au regard calme et engageant.

— Que serions-nous, rappela quelqu'un, si on avait éliminé Fustel de Coulanges, La Fontaine, Faraday ? Que serait notre vie culturelle sans Fellini, sans Manuel de Falla, sans *Fidelio*, sans *Falstaff*, sans Feydeau, sans Fragonard, sans Foujita, sans le fado, sans le flamenco ? Le gouvernement sait cela. Il appauvrit volontairement l'héritage des générations futures afin de mieux dominer une société affaiblie. Si au moins il s'en était pris aux H ou aux S ! Mais pas aux F, bon sang, pas aux F !

Il s'assit en s'épongeant les tempes. Une jeune fille prit la parole, vigoureusement :

— Je suis d'accord ! Les héros, les savants, les artistes, les génies, les philosophes que l'on vient de nommer méritent notre indéfectible reconnaissance. C'est pourquoi il faut s'opposer au gouvernement. Il faut empêcher qu'on continue à raréfier cette source magnifique, ce réservoir immortel de talents où l'humanité puise depuis des siècles !

— Car qu'arrivera-t-il si on n'intervient pas ? lança un autre. Le ministère décrètera la destruction de Florence, de Francfort, de la Finlande, de la France ! Mais oui !

— Et on nous interdira de manger des fraises, du flétan, du foie, des framboises, du fromage ! ajouta une fille, l'air bouleversé.

— Il faut intervenir ! Il faut renverser le gouvernement et contrôler l'État ! C'est alors nous qui déciderons qui et quoi éliminer !

On applaudit. Je n'avais certes pas le goût de participer à cette réunion subversive, mais je me disais que je n'avais plus beaucoup de chances de salut et que je devais m'accrocher à chacune.

Une autre jeune femme se leva, frémissante, tentant de contrôler une passion débordante.

— Nous vivons un moment crucial de l'histoire, affirma-t-elle. Plus que jamais, les F sont exploités, opprimés, humiliés, acculés au pied du mur, tués ! Je ne suis pas une F. Aucun de nous n'est un F. Mais nous savons ce qui per-

met à une société de prospérer ! Nous connaissons la solidarité, la fraternité, le devoir social ! S'agit-il de lutter pour la libération des F ? Répondons : présents ! Voulons-nous lutter pour l'émancipation des F ?

— Présents ! hurla la salle.

— Voulons-nous lutter pour que justice soit rendue aux F ?

— Présents !

— Voulons-nous lutter jusqu'à la victoire finale des F ?

— Présents !

Gilles me dévisagea en souriant, ravi de me montrer que je n'étais pas seul au monde, que, grâce à lui, je parviendrais à m'en tirer.

— Mes frères, mes sœurs, camarades, déclara-t-il, la supériorité des F a été démontrée au cours de l'histoire. Les noms qu'on a cités en font foi. Pour les F absents, je crie : F du monde entier, unissez-vous ! À celui qui est parmi nous, je dis : Serge Féneau, nous sommes avec toi, nous te protégerons, nous te sauverons ! Et je formule le vœu de me sacrifier au besoin pour cette noble cause.

Un silence respectueux accueillit ces propos. Tout le monde se tourna vers moi. De beaux visages, sympathiques, chaleureux, des regards intelligents, des sourires cordiaux. J'étais un peu embarrassé d'être devenu le centre d'attention. Et je réfléchissais.

Ils parlaient tellement bien, ces jeunes gens ! J'appréciais leurs sentiments. Mais pourquoi voulaient-ils glorifier les F, alors qu'il suffisait de reconnaître que nous étions, nous aussi, des personnes humaines, et que nous voulions surtout vivre, tranquilles, dans l'anonymat général ?

Je craignais aussi de me voir embarqué dans un mouvement révolutionnaire. Je ne portais pas le gouvernement dans mon cœur. Cependant, tout effort de sédition, en aussi petit nombre, me semblait surtout inutile. Ce groupe ne tiendrait pas deux jours si le gouvernement apprenait son existence.

Et puis, surtout, il ne s'agissait pas pour moi de remplacer le gouvernement par un autre gouvernement qui ne ferait que changer ses cibles. Je voulais, simplement, qu'on ne me tue pas.

Je ne prenais donc pas part à la discussion, de crainte de passer pour un égoïste irrécupérable ou un adversaire potentiel en qui on ne pouvait pas avoir confiance. Je me contentais d'écouter.

Il était tard et la soirée tirait à sa fin. On me demanda de prononcer quelques mots. J'ai secoué la tête.

— Tu dois dire quelque chose, insista Gilles.

— Je ne peux vraiment pas. L'émotion me coupe la parole.

— Eh bien, dis au moins ça.

Je me suis levé.

— Mes amis, je ne sais pas prononcer de discours. Je suis un simple citoyen qui voudrait vivre en paix avec tout le monde. En venant ici, ce soir, j'ai trouvé une chaleur humaine à laquelle je n'étais plus habitué depuis l'annonce du décret. Je remercie mon ami Gilles Blackburn de m'avoir invité. Ce que je peux dire, c'est que vos bons sentiments sont un beau rayon de soleil dans une journée sombre et morne. Je vous remercie de votre accueil et je reste de tout cœur avec vous.

Je me surprénais d'avoir réussi à mettre autant de mots ensemble. C'est vrai, j'étais très ému. Leurs sourires amicaux, affectueux, me touchaient encore plus que les applaudissements.

Les discussions reprirent, de plus en plus, sur des points de détails. Je me suis alors esquivé, le plus discrètement possible.

J'AI DÛ REBROUSSER CHEMIN deux ou trois fois dans les couloirs sombres de cette maison désaffectée, mais j'ai enfin réussi à sortir. Je ne suis pas allé bien loin. Quelqu'un courait derrière moi.

Le cœur serré, je me suis dit qu'un des jeunes gens, loin de ses camarades, avait décidé de gagner la prime accordée pour l'élimination d'un F.

M'enfuir ? Riposter, me battre ? Me résigner à mon sort ?

Une jeune fille me rejoignit, à bout de souffle.

— Ouf ! J'ai eu peur de te perdre.

Je l'ai reconnue. J'avais même entendu son nom, Geneviève. Elle avait participé à la réunion. Inutile de prétendre quoi que ce soit.

— Je ne suis plus habituée à courir, sourit-elle. Où vas-tu ?

— Je ne sais pas. Depuis quelques jours, je couche dans des tas d'hôtels différents. Mais je n'ai plus d'argent.

J'avais bien les quelques billets du faux Felteau, mais je voulais m'en servir uniquement pour mes repas. Il faut bien manger pour vivre, alors qu'on peut dormir n'importe où.

— Je pensais marcher droit devant moi, au hasard, et me trouver un coin perdu où passer la nuit.

— Non, dit-elle. Non.

On se regarda. Elle était certainement jolie. Blonde, le teint frais, le regard droit, elle attirait l'attention. Ce qui me frappait surtout, c'était son allure décidée, qu'on rencontrait de moins en moins. Moi, de quoi pouvais-je avoir l'air, avec mon visage fatigué ? Elle esquissa un sourire.

— Viens chez moi.

— Chez toi ?

— Oui. J'habite seule. C'est un petit appartement.

Elle voyait bien que j'hésitais. J'avais peur qu'elle me trouve désagréable. Je ne me lavais plus depuis quelques jours dans ces hôtels miteux dépourvus de douches.

— À cette heure, personne ne te verra. Tu seras en sécurité.

Je ne pouvais pas refuser. Nous marchions côte à côte. Elle finit par me prendre le bras. Encore un geste qu'on voyait rarement, dans cette époque froide où les rapports humains n'étaient qu'utilitaires.

Je n'étais pas vraiment heureux. Je sentais confusément qu'elle s'affichait avec moi, qu'elle m'aidait parce que j'étais un F, avec la fierté des jeunes filles de jadis qui se promenaient avec un paria, quelqu'un d'une autre race, d'une autre langue, d'une autre croyance. J'étais le prétexte qu'il lui fallait pour qu'elle se sente émancipée, libérée des préjugés, généreuse, exemplaire, nettement supérieure.

Ou étais-je injuste, incapable de reconnaître un sentiment humain, un élan d'amitié, de solidarité ? Même si elle ne s'occupait de moi que par charité, n'en avais-je pas rudement besoin ? Si cela pouvait m'aider à survivre !...

Que m'arrivait-il ? Je considérais déjà cette jeune fille comme un moyen, un instrument. Je la jugeais sans la connaître. Je n'avais pas éprouvé beaucoup de remords en m'attaquant au soi-disant Felteau. Là, j'analysais les motivations de Geneviève en y cherchant des hypocrisies sans doute imaginaires. Étais-je vraiment devenu comme les autres, comme un peu tout le monde ? Plutôt honteux, je lui serrai la main. Elle me répondit par un beau sourire.

— C'est ici.

C'était une des résidences universitaires. À cette heure, on ne trouvait personne dans le vestibule ni dans les couloirs. Elle me mena dans un petit studio, du genre qu'on fournit

aux meilleurs étudiants. L'État subventionnait ces logements, offrant même des réductions de loyer en fonction des notes scolaires.

On causa un peu à voix basse, pour ne pas incommoder les voisins, en buvant une tisane. Elle m'expliqua qu'elle était responsable d'un journal électronique subversif, qu'elle préparait un numéro spécial sur les F, que la police les harcelait, mais n'avait pas de preuves contre eux, vu que le journal, protégé par des mots de passe, ne circulait que dans des groupes restreints. Les autorités toléraient les blogues de ce type.

Je ne me souvenais guère d'avoir rencontré quiconque faisant montre d'autant de vitalité. Quelle belle personnalité, active, entreprenante ! Elle agissait sans en avoir vraiment besoin, sans y être obligée, sans suivre les directives d'aucun ordinateur. C'était merveilleux.

Je voyais aussi qu'elle se leurrerait sur bien des choses. Ainsi, elle croyait aimer la politique, les enjeux sociaux, alors qu'elle était surtout passionnée par le journal, la liberté de s'exprimer, le plaisir d'écrire de bons articles. Elle croyait se dévouer à la cause des F pour des motifs humanitaires, alors qu'elle était surtout heureuse de s'engager dans des débats et fière d'affronter les opinions courantes. Elle croyait donner un exemple à tous, alors qu'elle ne faisait surtout que s'admirer.

Je me reprochais ces jugements, même si ses propres commentaires et ses réflexions me les dictaient. Je cédaï sans doute au penchant de chercher la bête noire qui n'existait peut-être pas. Et qu'importait tout cela, puisqu'elle avait un beau regard franc et limpide, une personnalité riche, engageante.

Je me sentais bien.

— Maintenant, il est tard, remarqua Geneviève. On devrait se coucher si on veut se réveiller à l'aube. J'ai des cours très tôt, demain.

On prit une douche en vitesse. La fraîcheur relaxante de l'eau dissipait mes appréhensions. J'étais si peu habitué à tant d'intimité. Bien rafraîchis, on gagna le lit. C'est elle qui m'y conduisit, car je m'attendais plutôt à m'étendre sur le tapis. Je me sentais presque gêné de me trouver ainsi en compagnie d'une fille dont, en d'autres circonstances, j'aurais pu être amoureux.

— C'est plutôt étroit, soulinha-t-elle, mais on va s'arranger.

J'éprouvais quelque chose de bizarre en m'étendant contre elle. Brusquement, mes pensées tordues ont recommencé à me tennailler. Il me semblait qu'elle ne couchait pas avec moi, mais avec une image d'elle-même. Je lui fournissais l'occasion de se voir comme l'héroïne qui ose s'associer avec un F, un condamné, un rejeté. J'avais tellement pris l'habitude de

me méfier de tout un chacun que je croyais deviner les pires motivations dans les moindres gestes.

Et puis, j'ai laissé tous ces mauvais sentiments de côté pour ne voir en nous que deux jeunes gens qui éprouvaient de la sympathie l'un pour l'autre et qui voulaient faire de leur rencontre un moment magique. C'était bon. Très bon. Tellement bon. Une belle chaleur humaine, que je n'avais pas connue depuis longtemps. Et je dormis d'un sommeil calme, infiniment.

Le lendemain, très tôt, on déjeuna en vitesse. Geneviève m'expliqua que je ne pouvais pas demeurer chez elle sans attirer l'attention des voisins et susciter des questions dangereuses. C'était bien vrai. Dans ces résidences, on pouvait inviter un ami à passer la nuit, mais on ne pouvait pas abriter un pensionnaire illégal. Je l'ai encore remerciée, puis je suis parti.

Ce n'est que plus tard que j'ai remarqué qu'elle avait glissé plusieurs billets dans mon portefeuille. Je ne l'ai plus revue et je n'ai pas pu lui dire combien je lui étais reconnaissant. Pour ce cadeau, et surtout pour ces instants passés avec elle, la douceur de sa compagnie, l'impression d'avoir goûté à des instants, de plus en plus rares, de générosité, d'affection, de solidarité humaine.

LES JOURS SUIVANTS, grâce aux billets de Geneviève, j'ai vécu dans divers hôtels sous le nom de Réneau. Il y en avait bien qui l'épelaient Raynaud, ce qui ne me dérangeait guère, au contraire.

Je ne sortais pas souvent. Je suivais les nouvelles à la télévision, plein de sentiments morbides. À voir combien il était devenu facile de tuer quelqu'un, tout simplement parce qu'il portait une initiale particulière, je n'osais plus regarder personne en face. Le moindre mouvement brusque d'un inconnu m'envoyait des frissons dans la racine des cheveux. Quelqu'un me dévisageait une seconde et je m'apprêtais à fuir.

Je quittais quand même ma chambre pour me dégourdir les jambes et grignoter quelque chose. Je suis tombé alors face à face avec Lucien, un des étudiants que j'avais rencontré dans la réunion subversive. Il s'y était montré actif, défendant avec conviction les droits des F et la nécessité de s'opposer à l'injustice dont ils étaient victimes.

— Content de te voir, mon vieux ! Comment ça va ? Tu réussis à te tirer d'affaire ?

— Ça va.

— Où habites-tu ces temps-ci ?

— Un hôtel, pas loin.

Je n'allais pas lui donner l'adresse. La méfiance m'était devenue une seconde nature.

— Geneviève m'a dit qu'elle t'avait hébergé, l'autre nuit.

Je n'ai pas répondu. Je me sentais mal à l'aise. J'étais un F en compagnie de quelqu'un qui le savait, et que je connaissais à peine.

— Je comprends, dit-il, tu ne veux pas la compromettre. Elle a pris vraiment un grand risque ! Des fois, dans les résidences, les surveillants vérifient l'identité des invités.

Il parut soucieux, tout à coup.

— Je suis sûr que rien ne s'est passé entre vous.

— Pourquoi ?

— C'est ma copine, expliqua-t-il. Geneviève a le cœur sur la main. Elle veut toujours aider les autres. Moi, ça m'inquiète, quand elle fait des choses dangereuses. Je veux toujours la protéger. Si quelqu'un touchait à un seul de ses cheveux, je serais très mécontent.

Bon, Geneviève était sa copine. À sa façon de parler, je sentais en lui des profondeurs de jalousie. Pour moi, c'était une réaction absurde, préhistorique. Ce qui avait pu se passer entre

elle et moi ne le regardait pas. Je voyais toutefois que ça le tracassait.

— Là, je dois partir, dis-je. Toi non plus, je ne voudrais pas te compromettre.

— Non, attends. Je voulais discuter davantage avec toi, déclara-t-il. Tenter de mieux cerner le problème des F pour en trouver la solution.

— La seule solution, c'est qu'on nous fiche la paix.

— On ne peut pas se croiser les bras et attendre que le vent passe.

Nous marchions au hasard dans l'avenue. Non, ce n'était pas au hasard, j'ai eu l'impression qu'il me guidait, il savait où il se rendait. J'ai regardé autour de nous. On effectuait des travaux de rénovation urbaine. À notre gauche, j'ai remarqué une vingtaine de personnes attroupées devant un immeuble en construction. Un camion arriva, se fraya un chemin parmi la foule et pénétra dans le chantier.

— C'est un des nouveaux centres, dit Lucien.

— Centre de quoi ?

— La solution globale. La solution finale. Écoute, Serge, je t'ai écouté lors de la réunion. J'ai eu l'impression que nous étions beaucoup plus convaincus que toi de la nécessité d'agir. C'est normal, on te menace, tu n'as pas eu le temps de prendre du recul. Viens, tu pourras voir de tes yeux. Ensuite, tu comprendras mieux.

Il me prit par le bras et m'entraîna avec lui. Des gens nous suivaient, nous poussaient. Je n'avais pas moyen de me dérober.

— La réunion de l'autre soir, raconta-t-il, c'était de la pacotille. J'y vais surtout pour m'assurer qu'on ne mijote rien de sérieux. Rien qui pourrait se retourner contre Geneviève, tu comprends ?

L'intérieur de l'immeuble, sans murs, sans cloisons, ressemblait à une vaste cour. Une cinquantaine de personnes, des hommes et des femmes, de tous les âges, faisaient cercle autour d'une sorte d'arène improvisée. On faisait déjà descendre les gens amenés dans le camion. Une douzaine d'hommes et de femmes, également de tous les âges. Chacun était menotté. On les conduisait un par un dans la petite arène et on les enchaînait à de grands blocs de ciment.

Un haut-parleur résumait les dossiers des prisonniers :

— Fernand Forget, pédophile de la pire espèce, qui a violé et assassiné dix-sept enfants. Felicia Farina, infirmière inculpée d'avoir contaminé trente malades. Frida Fleming, qui a tué sept adolescents en leur fournissant du tabac. Firmin Fréchette, coupable de détournement de fonds. Fulgence Faroud, artisan du complot du marché, empoisonneur public. Florence Farrel, prostituée récidiviste...

La liste se poursuivait.

LA LETTRE F

— Bien sûr, ce sont des accusations bidon, commenta quelqu'un. Mais il faut se débarrasser de ces gens-là.

— Pourquoi gaspiller de l'argent dans des procès quand on sait que ce sont des F ?

— Des double F, en plus.

— Cette racaille ne mérite pas mieux.

Finalement, la voix du haut-parleur annonça :

— Ces gens-là sont la lie des F, et les F sont la lie de la société. Il appartient aux citoyens d'administrer la justice populaire.

Trois jeunes gens circulèrent dans la foule, distribuant des briques, des cailloux, des tiges de fer, des éclats de ciment, des outils rouillés. Les projectiles fusèrent dans l'allégresse générale.

Horrifié, je me suis tourné vers Lucien.

— C'est répugnant !

— Pourquoi ? dit-il calmement. Les travailleurs aussi ont le droit de s'amuser. On ne peut pas laisser tout le plaisir aux fonctionnaires et aux policiers.

— Moi, ça me donne envie de vomir.

— C'est la meilleure solution, je t'assure. On fait ça deux fois par jour. Il y a déjà une vingtaine de centres en ville.

— Je m'en fous. C'est révoltant. Partons d'ici.

— Impossible. Si tu essayais de partir avant la fin, on te prendra pour un complice. Regarde.

Attentivement. Tu dois te sensibiliser à la situation. Devenir plus conscient de la réalité.

J'ai regardé. Les suppliciés, enchaînés, n'avaient aucun moyen d'éviter les projectiles. Certains spectateurs, devenus des bourreaux, visaient très bien. Je voyais le sang gicler, les yeux crevés, les bras brisés, les rotules éclatées. J'entendais les cris, la souffrance, l'horrible résignation de certains.

— Nous renouons avec l'Histoire, dit Lucien, froidement. La Bible et le Coran recommandent la lapidation publique des coupables. Écoute, Serge, il ne fallait pas toucher à Geneviève. Je reviens dans une minute.

Je l'ai suivi des yeux. Il a rejoint un des responsables, lui a dit quelques mots et m'a montré du doigt.

Ce serait bientôt mon tour. Je m'étais laissé prendre au piège.

J'ai brusquement pensé à une tactique qui m'avait bien servi. Je me suis tourné vers mes voisins et j'ai montré Lucien du doigt :

— Vous voyez ce gars, là-bas, avec la chemise bleue ? C'est François Falardeau.

— Un double F ? Il faut l'arrêter !

— Il était pourtant avec toi, nota quelqu'un. Vous aviez l'air de vous entendre.

— Il est riche à craquer. Il m'a offert une fortune pour que je ne le dénonce pas. Il peut toujours courir ! Je suis un bon citoyen, moi !

LA LETTRE F

— Que fait-il ? Pourquoi parle-t-il avec la police ?

— Il essaie sans doute de les acheter. Ou bien, il essaie d'intercéder pour épargner les F qui restent.

— C'est incroyable !

— Le salaud !

— Allons-y !

— Il ne nous échappera pas !

Avec la furie d'une nuée de guêpes, tous se dirigèrent vers Lucien en vociférant. S'il avait de la chance, il pourrait sortir ses papiers d'identité à temps. Et puis, tant pis pour lui ! J'ai surtout profité de la pagaille pour m'esquiver dans la cohue et gagner rapidement mon hôtel.

AL'HÔTEL, JE POUVAIS SONGER à mon avenir. Si avenir il y avait. La situation allait-elle se prolonger, ou ne s'agissait-il que d'un accès de fièvre d'une société trop rigide-ment structurée, la pression d'une marmite bouillante dont on a soulevé le couvercle ? L'exécution publique des F me tordait encore l'estomac. La foule, tétanisée, insensible, cruelle. Les croyants m'ont toujours fait peur. Qu'ils croient en l'État, en une religion, en leurs idées, en leur équipe sportive, c'est du pareil au même. L'horreur. La méchanceté, toujours prête à jaillir.

Après une guerre civile, on se demande comment les gens, des voisins, ont pu s'entretuer aussi cruellement. La foule qui remplissait les arènes romaines pour applaudir la torture et la tuerie des chrétiens, des adeptes de Mithra et des prisonniers goths, c'étaient les citoyens de la ville. Quand les chrétiens ont pris le pouvoir, ils ont imposé le même sort aux juifs, aux païens, aux hérétiques. Les supplices, les bûchers, les pendaisons ont souvent été l'occasion de fêtes populaires.

Le massacre allait-il se parachever en génocide complet ou les tensions s'amenuiseraient-elles en simple ostracisme ? Allait-on faire marche arrière, comme dans bien des campagnes précédentes ? Aussi bien rêver. Les journaux semblaient indiquer que le ministère avait décrété la fin des F au sein d'une politique à long terme, réfléchie, impitoyablement établie. Par contre, on savait que les journaux ont coutume d'exagérer.

Évidemment, je ne pouvais pas me fier à une amnistie éventuelle. Je devais suivre l'hypothèse du génocide. Combien de temps cela prendrait-il pour éliminer tous les F ? Nous formions sans doute de trois à quatre pour cent de la société. C'était considérable, certes, mais pas assez pour que les autres aient trop de difficultés à se débarrasser de nous.

« F du monde entier, unissez-vous ! » avait proclamé quelqu'un lors de la réunion subversive. Ce n'était pas facile, étant donné qu'on ne pouvait quitter l'anonymat. On pourrait peut-être former des ghettos. On pourrait s'offrir comme de la main-d'œuvre à bon marché, concurrençant le service civique. On pourrait réclamer un territoire, s'installer quelque part, entre nous, essayer de bâtir une autre société. Si rien de cela ne fonctionnait, on pourrait se lancer dans l'action clandestine, constituer un mouvement terroriste, nous défendre au

moyen du sabotage jusqu'à ce que le gouvernement nous reconnaisse au moins le droit de vivre. On pourrait alors exiger l'exil et émigrer en Floride, en France, en Flandres, aux îles Fidji, en Finlande, n'importe où, du moment qu'on nous accueillerait comme des citoyens libres.

Oui, on pourrait faire des tas de choses.

En attendant, j'étais seul.

Voilà l'essentiel : j'étais seul, et on voulait me tuer.

Seul, il n'était pas question de faire du terrorisme ou de réclamer un territoire ou un visa d'émigration. Je ne pouvais pas espérer non plus qu'une autre main charitable vienne me secourir. Geneviève était une exception. La belle étudiante avait embrassé le crapaud, mais celui-ci ne s'était pas transformé en prince. J'avais tout au plus reçu un nouveau bail à court terme. Non, je ne devais compter que sur moi-même.

Je pouvais toujours essayer de joindre les groupes de drogués et de miséreux qui circulaient dans les bas-fonds et les quartiers mal famés. Le gouvernement les tolérait, trouvant plus facile d'avoir des groupes de déviants que de permettre la vente d'alcool, de café, de tabac, de cannabis, ou l'adoption de comportements sexuels originaux. On supportait l'existence de quartiers restreints d'asociaux afin de sauvegarder la fadeur générale de la société.

Comme tout le monde, j'hésitais à pénétrer dans ces milieux. Ne racontait-on pas des histoires de voleurs, de suicides, d'orgies dangereuses, de mœurs dérégées, au sujet de ces quartiers-là ? Je craignais le désordre. Je ne partageais pas les goûts et les préférences de ces gens. Vraiment, en y pensant bien, je ne considérerais cette solution qu'en dernière extrémité.

Alors, changer officiellement d'identité. Transformer Réneau en Raynaud, comme on avait tendance à l'épeler.

J'ai décidé d'appeler Jean Philion, mon ami du ministère. N'ayant pas de téléphone dans ma chambre minable, je me suis rendu dans une cabine publique, à deux coins de rue. C'était une cabine neuve, d'un modèle que je ne connaissais pas. Une femme venait juste d'y entrer. En attendant qu'elle finisse son appel, je me suis mis à lire les instructions affichées sur le mur de la cabine.

Tout à coup, des lumières rouges commencèrent à clignoter sur le toit. La femme, de plus en plus désespérée, essayait vainement d'ouvrir la porte de la cabine.

J'ai compris tout de suite. Les téléphones n'acceptaient plus de pièces ni de jetons. On composait notre NIS, on ajoutait notre mot de passe, et les frais étaient débités de notre compte. Cette femme était sans doute une F ou une personne recherchée dont le compte

avait été bloqué. Quand elle avait composé son numéro, les portes s'étaient hermétiquement fermées.

Je suis parti. Un fourgon de police arrivait déjà. Je me suis retourné. Deux agents ouvraient la porte, saisissaient la femme, la soulevaient et la jetaient comme un colis dans le véhicule. On a plus d'égards pour les chiens errants. Ils allaient la conduire tout de suite dans un des centres de solution finale.

J'en tremblais. Ça aurait pu m'arriver, si j'avais eu le temps de me servir de cet appareil. J'ai pensé à un petit restaurant, pas loin de mon hôtel, où j'avais remarqué un appareil téléphonique sur le comptoir. J'ai demandé au patron si je pouvais m'en servir.

— Non, dit-il sèchement. Il y a une cabine à deux coins de rue.

— C'est urgent. Juste deux minutes.

— Pas question. Si je le permets une fois, tous les clients me le demanderont aussi.

— Je suis prêt à payer ce qu'il faut.

— Ici, je gagne ma vie en servant des repas, pas en louant mon téléphone.

— Pour une cigarette ?

Quelque chose brilla dans son regard. Depuis qu'elles étaient interdites, les cigarettes valaient de l'or.

— Cinq cigarettes. Pour trois minutes, pas plus.

J'ai accepté, en remerciant Daniel Fauteux. J'ai vite eu Jean Philion au bout du fil.

— Bonjour, Jean. C'est Serge. Écoute, je suis en train d'écrire un scénario où mon personnage doit changer de nom et obtenir un nouveau numéro d'identité sociale. Je veux que ça soit crédible, tu comprends. Qu'est-ce que tu me suggères ? Quelles sont les procédures à suivre ?

J'inventais cette histoire pour le patron et deux clients qui m'écoutaient. Jean comprit tout de suite.

— Impossible, mon vieux. Il est trop tard. Écoute, tout le monde sait ici que les gens qui changent de nom le font parce qu'ils sont des F.

— Mais si je le change de Réneau en Raynaud ? Ce qu'il me faut, pour mon personnage, ce sont des pièces d'identité toutes neuves. Des papiers légaux, contrôlables. Et un nouveau NIS.

— Entre toi et moi, Serge, on sait que tu es passé de Féneau à Péneau et, ça va de soi, de Péneau à Réneau. Si la police ne t'a pas encore retracé, c'est qu'elle est trop occupée ailleurs. Mais un conseil : laisse tomber Réneau. Ce nom figure déjà dans la liste des personnes recherchées.

— Aide-moi, quand même ! Que veux-tu que je fasse ?

LA LETTRE F

— Te cacher. Résister, en attendant de meilleurs temps.

— S'ils viennent ? soupirai-je.

— Je n'y peux rien, vieux. De toute façon, ce n'est pas ma section. Et j'ai du travail, ici. Excuse-moi.

Il raccrocha. Je suis resté longtemps les yeux fermés, cherchant à m'enfoncer dans le noir de mon cœur pour me soustraire au noir menaçant qui m'entourait de partout.

DE NOUVEAU, J'ÉTAIS À COURT D'ARGENT. Afin d'étirer mon pécule, j'ai décidé de ne plus coucher dans des hôtels, pas même les plus miteux. Je trouvais des maisons abandonnées, des immeubles en construction, des ponts, des buissons, des parcs. Je gardais l'argent pour manger et je mangeais le moins possible. J'envisageais aussi de voler, au besoin, en faisant plus attention que l'autre fois.

Les jours passaient. Je dormais mal, mais je dormais. J'arrivais à me raser dans des toilettes publiques. J'ai même pu, une fois, laver mes sous-vêtements, discrètement, à la fontaine d'un jardin.

J'avais l'esprit lourd, fatigué. Je me cantonnais dans les mauvais quartiers que la police surveillait à peine. J'avais l'air d'un vagabond, comme la majorité des gens que je croisais. Tant mieux, je passais inaperçu, je n'attirais pas l'attention, je n'étais pas une cible.

Un soir, je me suis mis à rôder autour des quais. Je voulais rencontrer quelqu'un, parler à un être humain, établir un contact.

Celui que j'ai rencontré était difficilement un être humain. Hirsute, sale, les yeux rouges, le nez pourpre, il semblait appartenir à une autre espèce. Il me regarda arriver, avec un air de crapaud, et m'interpella :

— Hé, toi ! Est-ce que tu n'offrirais pas un verre à un malheureux dans le besoin ?

J'hésitais. Ma réaction viscérale, c'était de l'ignorer, de poursuivre mon chemin sans même m'attarder à répondre non. La tentation me prit de le choisir comme compagnon de détresse.

J'avais beaucoup vagabondé dans le secteur et je connaissais un comptoir clandestin où l'on pouvait se procurer de la mauvaise eau-de-vie, certainement frelatée, sans doute illégale. J'avais tellement besoin de compagnie que j'ai décidé d'aller de l'avant. Après avoir acheté la bouteille, je me suis installé avec le clochard dans un recoin obscur du mur du quai.

On buvait à même le goulot, sans parler, sans même se regarder. Dire que j'avais déniché ce déchet comme contact humain de la dernière chance ! Dire aussi que j'avais mis dans cette bouteille une bonne partie de mes derniers sous ! Le destin qui nous pousse et nous secoue a vraiment un macabre sens de l'humour.

Enfin, le clochard me lança par en dessous un de ses regards de reptile :

— Tu es jeune, toi. Pourquoi bois-tu ?

Quelque chose en moi me disait que le temps des mensonges était fini. Puisque la mort me reniflait déjà, autant dire la vérité.

Oui, parler... Cependant... Le fait de dire la vérité n'allait-il pas justement me précipiter dans l'abîme ?

— Pourquoi bois-tu ? cria-t-il, irrité par mon silence.

— Je voulais parler à quelqu'un de vivant, répondis-je, sans mesurer mes paroles, rien que pour l'apaiser.

Alors il rit.

Il s'agissait d'un rire cynique, hystérique, maladif. Je me suis mis en position de répondre à une attaque, si jamais le bonhomme devenait dangereux. Il riait encore, et des éclats sanguinolents tremblotaient dans ses yeux globuleux.

— Vivant, moi ? Hé oui ! Du moins, je ne suis pas mort. Mais j'ai été condamné à mort.

— Es-tu un F ?

Il cracha, méprisant.

— Certes non ! Cette racaille... Je me respecte encore, moi ! Si j'étais un F, je me serais déjà jeté à l'eau. Sale engeance ! Quand on a la lèpre, on s'éloigne, on n'infecte pas les autres.

Bien entendu, je ne me suis pas lancé à la défense des F.

— Pourquoi as-tu été condamné, alors ?

— Parce que...

Il hésita, tout à coup. Je voyais toutefois que ce n'était pas par crainte. Non, il avait un regard vraiment perdu. Et douloureux.

— Je ne sais plus, avoua-t-il.

Saisissant la bouteille, il avala une longue lampée du poison.

— Ça fait tellement longtemps... Je ne sais plus. Ça aussi, je l'ai oublié.

Il ricana :

— Eux aussi, ils m'avaient oublié. C'est pour ça que j'ai survécu. On ne m'a pas pardonné : on m'a oublié. Dans ces conditions, il est juste que j'aie oublié, moi aussi.

Son histoire m'apparaissait vraisemblable. N'avait-on pas, de tout temps, condamné des gens pour des raisons futiles dont on ne se souvenait plus ? Tu as une pigmentation plus forte de l'épiderme ? À mort ! Tu portes les cheveux longs ? À mort ! Tu as le crâne rasé, tu portes la barbe, tu ne portes pas la barbe ? À mort ! Tu crois que les anges ont des moustaches ? À mort ! Tu es né du mauvais côté de la frontière ? À mort ! Ton père t'a légué une particule à ton nom ? Tu préfères une langue à une autre ? Tu fais l'amour d'une façon spéciale ? Tu lis des livres qu'on n'aime pas ? À mort ! À mort ! À mort ! Comment s'étonner alors qu'un vieillard au cerveau rongé par l'alcool ait oublié

pourquoi, un jour, on avait voulu se débarrasser de lui ?

Une femme sans âge, grosse, le visage bouffi, vêtue de haillons, s'assit carrément près de nous. L'homme devait la connaître, car il lui tendit la bouteille. Elle avala quelques lampées en silence.

Le clochard se tourna vers moi.

— As-tu déjà été condamné, toi ?

— Non, mentis-je.

— Et tu veux vivre ?

— Oui, affirmai-je.

Il me dévisagea, encore une fois. Diable ! que son regard moisi, stagnant, me mettait mal à l'aise. Il me semblait que des limaces me parcouraient le visage.

— Pourquoi veux-tu vivre ?

Il posait des questions comme des coups de fouet. Je devais reculer le visage, car il crachait des postillons quand il levait la voix.

— Pourquoi veux-tu vivre ? hurla-t-il encore, d'un ton sec, froissé par mon hésitation.

Que répondre ? Oui, je savais pourquoi je voulais vivre. Mais je ne trouvais pas les mots justes. Pourtant, comme il gonflait ses babines de batracien avant de me questionner une troisième fois, je répondis :

— Tout ce qui vit veut continuer à vivre. C'est normal. On n'a pas besoin de justifier son désir de vivre.

— Foutaise ! lança-t-il. Tu me sors des phrases, de la philosophie, des conneries. Je veux la vérité. Celle que tu as dans ton cœur.

La femme nous regardait de biais, avec curiosité, sans cesser de boire à petites gorgées. Elle rotait souvent et lâchait parfois des gaz, sans s'en rendre compte. Du moins, rien ne paraissait sur son visage.

— Je veux vivre... parce que ça pourrait être différent.

Oh ! son regard méprisant, sans pitié, et pourtant si plein de pitié !

— Non, ça ne peut pas être différent ! Et ce ne sera jamais différent. Mais je te trouve sympathique, va ! Buvons donc.

Au bout de quelques minutes, il me demanda si j'avais de quoi fumer. Je lui dis que non. Il fit une moue de découragement, puis se décida à sortir un paquet de cigarettes de sa poche. Ce n'étaient pas des cigarettes neuves, mais des mégots ramassés ici et là.

Il m'en offrit un de ses doigts gluants. Malgré mon dégoût, je l'ai pris. Un tabac âcre, trouvé par terre, et voilà longtemps. Nous avons fumé ensemble. À travers cette louche solidarité, je sentais l'atroce tristesse d'exister.

Tout à coup, l'homme se leva, fit quelques pas le long du mur, en titubant, puis se coucha tranquillement par terre.

La femme me toucha le bras. J'ai fait de mon mieux pour ne pas montrer de révolusion.

— Il va dormir quelques heures, expliqua-t-elle. C'est toujours comme ça quand il boit.

Elle contempla la loque humaine qui ronflait déjà.

— Et c'est pour ça qu'il boit, ajouta-t-elle. Pour dormir.

Dire que j'avais envisagé de vivre comme un vagabond, et parmi eux, en attendant des jours meilleurs !

Ou était-ce le sort qui m'attendait ?

Je me suis ressaisi. Si cet avenir me révoltait, c'est que je n'étais pas tombé aussi bas que lui. Je ne me trouvais pas à la dernière extrémité. J'avais encore, peut-être, les ressources de caractère qu'il me faudrait pour m'en tirer.

LA FEMME SE GRATTA LA JOUE, qui la démangeait. Sans même s'occuper de moi, elle se pinça, faisant éclater une pustule.

— Tu le connais ? demandai-je en montrant le clochard.

On se tutoie toujours dans le malheur.

— C'était un collègue, dit-elle simplement.

Bien sûr, on n'est pas clochard de naissance.

Ces gens avaient eu un passé, une histoire. Avant de tomber aussi bas, ils devaient mener une existence normale avec un métier, des parents, des amis.

— Il m'a dit qu'il avait été condamné.

— C'est vrai, oui. Il s'en est tiré. C'est alors qu'il s'est laissé aller.

— Il ne m'a pas dit pourquoi.

Je ne voulais pas insister sur le fait qu'il en avait oublié la raison.

— Une erreur, mentionna-t-elle. Toi, tu ne t'en souviens pas, tu es trop jeune. Il y a quinze ans, le ministère a déterminé qu'il fallait éliminer tous les gauchers. On a pensé qu'il s'agissait d'une tare héréditaire, une malfor-

mation du cerveau. Il fallait protéger l'ensemble des citoyens, tu comprends ? C'était pour le bien des générations futures. Les intentions étaient nobles, tu vois. On s'est toutefois rendu compte assez vite que ce n'était pas une question de gènes et que ça ne dérangeait pas vraiment.

— Dans ce cas, peut-être que la campagne contre les F est aussi une erreur.

La femme me dévisagea sévèrement.

— Non, garçon, non ! Il faut avoir des convictions, dans la vie ! Lui, il n'avait pas de principes assez fermes, il ne pouvait s'accrocher à rien. Moi, je vois clair. La nocivité des F est indiscutable.

Je n'avais pas vraiment envie d'entamer la discussion. J'avais vu trop d'assurance dans son regard. Les convictions, c'est ce qu'il y a de pire. On ne peut pas se servir de logique et d'argument avec des croyants.

— Encore maintenant, marmonna-t-elle, les F essaient d'aller contre le courant, au lieu de se rallier à l'intérêt commun. Nous sommes devenus tellement égoïstes ! Toi aussi.

— Moi ?

— Lui, il ramasse les derniers mégots. Et on en trouve de moins en moins. Toi, tu n'as pas voulu lui offrir une cigarette. Pourtant, tu en as un paquet dans la poche.

Cette femme voyait tout. Elle était plus lucide qu'il n'y paraissait. J'ai sorti mes dernières cigarettes et je lui en ai tendu une.

— Merci, dit-elle. Tu me prends sans doute pour un déchet, une démunie, une épave. Eh bien, tu te trompes.

Elle sortit de sa poche une poignée de billets, les chiffonna et les jeta par terre.

— Souvent, des passants me donnent de l'argent. Je crache dessus ! Ce n'est pas ça que je veux ! D'ailleurs, moi aussi, je suis condamnée.

Elle éclata de rire, brusquement, en se tapant les cuisses.

— Tu vois cette graisse ? C'est le seul plaisir qui me reste, bouffer. Même si je bouffe de la cochonnerie. Je sais ce qui m'attend. Quand on a lancé la campagne contre l'obésité, l'an dernier, on a taxé les excès de poids. Tôt ou tard, on décidera d'éliminer tous ceux dont la masse corporelle est supérieure à la moyenne. Parce qu'ils constituent un fardeau pour la communauté. Moi, c'est visible, j'y passerai en premier.

— Comme les F, commentai-je.

— Les F, c'est de la vermine. N'empêche, tu as raison. Je suis d'accord. J'accepte mon sort. Plus tard, tout ira mieux.

— C'est quand, plus tard ?

— Quand tout sera fini.

Nous avons fumé dans une macabre complicité.

— Tu lui as dit que tu voulais vivre parce que tout pourrait être différent. Pourquoi voudrais-tu que ce soit différent ?

— Parce que maintenant, c'est irrespirable. Il faut que ça change !

Elle fuma un peu, en silence. Elle rota encore, s'éclaircit la gorge, et dit :

— J'ai étudié, tu sais. J'ai même enseigné, jadis. Les grandes civilisations. À l'université. Sais-tu quand les gens ont été heureux ? Au Moyen Âge. Eh oui, ne fais pas cette tête-là ! Au Moyen Âge, tout le monde pensait de la même façon. On ne s'occupait pas de l'individu et on ne s'occupait pas de soi. On était fermier, négociant, soldat, artisan, et on voulait que ce qu'on faisait soit bien fait. Chacun son devoir d'État, sa fonction, sa position, sa situation, un même destin. Tout était uniforme. On servait le seigneur, l'Église, la communauté. Oui, on était heureux !

Elle sirota lentement une gorgée d'eau-de-vie. Elle ferma les yeux, se passa la main sur le front, sur le visage, et regarda dans le vide. Elle avait l'air de parler toute seule.

— Aujourd'hui, on essaie de retrouver ce bonheur. On veut que chacun sacrifie sa vie pour la collectivité, en servant l'État. Et il faut que tous pensent la même chose, et mènent le

même genre de vie. Oui, il le faut ! C'est la seule chance de retrouver le paradis. Le paradis...

Allait-elle pleurer ? Je le crus, un instant. Elle me dévisagea soudain, le visage boursoufflé de passion, presque de haine.

— Ils m'ont fait perdre mon emploi parce qu'ils n'aimaient pas ce que j'enseignais. Pourtant, c'est moi qui avais raison ! Le bonheur, c'est la victoire des valeurs collectives. Il y a tant d'exemples, tant de preuves ! Les gens sont heureux quand ils croient aux mêmes choses. Ils étaient heureux sous Hitler, sous Staline, sous Mao !

— Cent millions de morts, quand on les additionne, signalai-je.

— Et alors ? Il faut se débarrasser des cellules cancéreuses.

— C'est qui, les cellules cancéreuses ?

— Ceux qui ne pensent pas comme nous, nigaud !

— Ceux qui ne pensaient pas comme toi t'ont fait perdre ton emploi.

— Et ils sont morts ! Tous ! Et je reviendrai un jour, et c'est moi qui déciderai de ce qu'il faut enseigner. Car je vois clair, moi ! Je sais qu'on va gagner !

— Je le crois aussi, murmurai-je.

Je n'ai pas osé dire : « Je le crains. »

— Bien sûr qu'on va gagner ! La preuve, c'est qu'on réussit l'expérience d'élimination

des F. Car c'est une expérience. Un test. C'est vrai, on a des arguments. L'ordinateur n'a pas choisi les F pour rien. Il est certain que le monde aurait été plus heureux si l'on avait toujours éliminé les F.

— Pas toujours, protestai-je. Après tout, Fulton, Faraday, Flaubert...

— On s'en serait passé ! Non, écoute, est-ce que nous ne serions pas plus heureux s'il n'y avait pas eu ces grands responsables de la pollution de l'air, Ford et Ferrari ? Est-ce que Freud ne nous a pas fait perdre un temps précieux avec ses ritournelles ? Est-ce qu'on n'aurait pas pu se passer de Frédéric, de Foch, de Ferdinand, de Franco, de Frontenac ? Est-ce que Fermi ne nous a pas conduits au bord du gouffre avec la bombe atomique ? Est-ce que les *Fleurs du Mal* et Fragonard n'ont pas empoisonné des générations ? De la pourriture, les F ! De la pourriture ! Ah, il était grandement temps de s'en débarrasser !

Son visage m'effrayait. Ce déchet, à peine vivant, que secouaient des rages inattendues, quel spectacle pour qui cherchait une simple relation humaine ! Et pourtant, ne trouvais-je pas en elle ce que je cherchais ? Le mourant lève le bras pour serrer une main pour la dernière fois, et on lui présente un poing.

— Le ministère a raison, ânonna-t-il. Il faut désherber le jardin. En finir avec ceux qui ne

veulent pas le bonheur général. Retourner au Moyen Âge. La conscience collective. La croyance en l'État. La pensée commune.

Son vocabulaire, ses idées, cadraient bien mal avec l'image qu'elle donnait. Qu'elle était donc tombée de haut ! Quelle épave d'un meilleur passé ! Elle se léchait de temps en temps des filets de bave qui affleuraient aux coins de ses lèvres et se lovaient entre deux verrues. Ses yeux roulaient toujours des éclats de sang sur des points jaunâtres.

— Comprends-tu que c'est un test, maintenant ?

— Mais qu'est-ce que ça peut donner ?

— Triple idiot ! Si les gens continuent à éliminer les F, à accepter la décision du ministère, sans même chercher à connaître les arguments de l'ordinateur, seulement parce que l'État en a décidé ainsi, eh bien, ça voudra dire que l'on a une pensée de masse et qu'on a retrouvé le bonheur unanime.

— Le Moyen Âge. Hitler, Staline, Mao.

— Justement. Mais c'est l'avenir, mon gars, c'est l'avenir ! Et que je regrette de n'avoir pas vingt ans ! J'aurais fait ma part, j'aurais tué des dizaines de F ! Ensuite, j'aurais passé ma vie dans un monde meilleur.

Et dire que, repoussé par les citoyens ordinaires, j'avais entrevu comme dernier espoir de me joindre aux déviants, aux rejetés qui han-

taient les faubourgs abandonnés ! Je comprenais que le gouvernement les laisse en paix : ces gens, malgré leurs manies, pensaient comme les autres.

Quelque chose m'intriguait encore :

— Si tu crois en ces choses-là, pourquoi ne t'es-tu pas tuée quand on t'a chassée de l'université ?

Son regard, gonflé d'alcool, me pénétra pour la première fois de son horrible réalité humaine :

— Oh, j'ai fait tout comme...

On finit de boire la bouteille et on fuma une autre cigarette. Enfin, lourdement, sans un mot, la femme alla se coucher à deux pas du clochard.

J'ai pris soin de ramasser les billets chiffonnés, puis j'ai traîné pendant une heure le long des quais. Cette eau-de-vie était vraiment infecte. Ma tête me faisait mal. Je n'arrivais pas à penser distinctement.

Abruti de fatigue, je me suis laissé tomber près d'un arbre, dans un parc, et je me suis endormi.

LE SOLEIL. LA VIE. La bonne caresse du soleil dans l'air frais du matin. Une présence. Un policier ? Un chasseur de F ? Suis-je déjà en danger ? Non, c'est l'arbre.

J'ouvre et je ferme les yeux, plusieurs fois.

Bien qu'esquinté, fourbu, je me sens vivre. La rosée a laissé une couche de fraîcheur sur mes paupières.

Je ne pense pas au clochard gaucher ni à la vieille professeure démise de ses fonctions. Je pense à Geneviève, la jolie étudiante. Elle ne m'aimait sans doute pas, elle ne me connaissait pas, je jouais un rôle dans son scénario à elle, mais il y avait eu tant de douceur dans notre rencontre ! Qu'il ferait bon de se réveiller auprès de quelqu'un !

Ne penser qu'au bonheur. Pas à celui qu'évoquait la vagabonde, avec sa solidarité de fanatiques. Penser au simple bonheur d'exister, de vivre tranquillement, heure après heure.

Un café. Oui, aller dans un restaurant, m'attabler dehors, boire un premier café. De la chi-

corée, en réalité, depuis qu'on avait proscrit la caféine.

Ce matin ruisselait de promesses.

J'ai eu la présence d'esprit de songer à mon identité. Je ne pouvais m'en tirer qu'en prenant toutes les précautions nécessaires. J'ai compté l'argent que la professeure avait jeté. C'était une belle somme, de quoi tenir encore quelques jours.

Je suis entré dans un *Café Réseau* et je me suis branché sur Internet, pour ne pas attirer l'attention. J'ai consulté les nouvelles, toujours sinistres, et j'ai téléchargé quelques pages. En faisant semblant d'y travailler, j'ai sorti ma fiche d'identité et j'ai changé soigneusement le R en B. J'en ai tiré une photocopie, tout à fait impeccable. Dorénavant, j'étais Serge Béneau.

J'avais faim. J'ai trouvé un casse-croûte neutre, anonyme, qui me convenait. J'ai commencé à dévorer le petit-déjeuner, que je trouvais savoureux. La radio jouait de la musique.

Non, la radio ne jouait plus de la musique. C'étaient les nouvelles :

— Les attaques contre les F seront désormais tenues pour des cas flagrants de discrimination et punies avec toute la rigueur de la loi. Les déplorables manques d'humanité auxquels nous assistons depuis des semaines devront cesser. Les F sont des citoyens à part entière, et...

Était-ce possible ? La clocharde avait raison ? Le décret anti-F était une expérience et on y mettait fin, le gouvernement ayant constaté son succès ? Ou son manque de succès ?

Je n'ai pas eu le temps de me réjouir. Bien sûr, en tant que F, j'étais de nouveau libre et respectable. Mais ma nouvelle identité ? Je portais de faux papiers, maintenant. Comment ferais-je pour réintégrer mon emploi, mon domicile, mon existence ? Tiendrait-on compte des circonstances ou me condamnerait-on pour évasion, pour désertion ? Je m'étais soustrait à la justice, après tout.

Non, non. On ne pouvait rien prouver, rien démontrer. Aucune accusation ne tiendrait. Je dirais que j'ai perdu mes papiers. De retour à la maison, je trouverais les originaux. D'autres F auront sans doute survécu, eux aussi. Certes, la police cherchait Serge Péneau, et sans doute Serge Réneau. On n'avait rien contre Serge Béneau, et rien non plus, maintenant, contre Serge Féneau. J'allais vivre !

Je ne voulais pas rentrer chez moi dans mon état, les vêtements sales, déchirés, les cheveux poisseux. D'abord, me reposer. Me doucher, me raser. Ensuite, remis à neuf, je prendrais les moyens nécessaires pour reprendre ma place dans la société.

En sortant du restaurant, je me suis mis en quête d'un hôtel. J'ai choisi, par instinct, par

habitude, un hôtel miteux qui ne devait pas coûter cher. Le préposé m'observa, soupçonneux. Il y avait deux jeunes gens accoudés au comptoir. Mais qu'avais-je à craindre ?

— Il est bien tôt pour prendre une chambre, observa l'hôtelier.

— Je viens juste d'arriver. On a même perdu ma valise ! Elle arrivera peut-être dans le prochain train.

J'étais devenu expert en explications.

— Oui, je comprends, dit-il. Il faudra quand même payer d'avance. Votre nom, s'il vous plaît.

Il se méfiait encore. J'ai sorti ma fiche d'identité.

— Serge Béneau. Ce sera pour une nuit.

Je sortais de l'argent de ma poche lorsqu'un des jeunes hommes, d'un geste brusque, saisit une paire de ciseaux sur le comptoir, me retint fermement la tête dans son bras et me planta vivement les lames dans le cou.

Les lames, mal aiguisées, trouaient difficilement la peau. Il dut s'y prendre à trois fois avant de couper la jugulaire.

Effaré, la gorge pleine de sang, râlant, je le regardais. Le préposé aussi le dévisageait, interdit.

— Mais...

— Vous n'avez pas lu le journal ? dit le jeune homme en riant.

LA LETTRE F

Je m'étais écroulé. J'entendis encore sa voix, amusée et satisfaite :

— Ah, il ne m'aura pas échappé ! C'est mon premier, vous savez ? Oui, le gouvernement a décrété que tous ceux dont le nom commence par la lettre B doivent être éliminés...

LA LETTRE F



Il y a bien longtemps, en 1972, j'ai écrit une nouvelle d'une soixantaine de pages qui s'appelait *F comme dans Féneau*. Elle a été lue à la radio de Radio Canada en 1973, puis publiée dans mon recueil *Les grimaces* (éditions Pierre Tisseyre) en 1975. Cet ouvrage est épuisé depuis longtemps. Robert Soulières, qui aimait beaucoup cette nouvelle, voulait la rééditer. L'histoire m'intéressait toujours. Au lieu de la publier une seconde fois, j'ai préféré m'en inspirer et m'en servir pour en tirer tout un roman.

J'aime cette histoire parce qu'elle porte sur des sujets importants, la défense de l'individu, le respect des différences, la tolérance, les droits des gens, la liberté, la justice. D'une manière naturelle, sans jamais employer ces grands mots. Bien souvent, trop souvent, on déteste et on opprime des gens pour des raisons très superficielles, la couleur de la peau, l'origine ethnique, des convictions politiques, des pratiques religieuses, des préférences en matière de mœurs. Alors, pourquoi pas l'initiale de son nom ? Toutes les victimes de discrimination vivent un cauchemar. J'ai voulu raconter ce cauchemar.

Dans la collection Graffiti

1. *Du sang sur le silence*, roman de Louise Lepire
2. *Un cadavre de classe*, roman de Robert Soulières, Prix M. Christie 1998
3. *L'ogre de Barbarie*, contes loufoques et irrévérencieux de Daniel Mativat
4. *Ma vie zigzague*, roman de Pierre Desrochers, finaliste au Prix M. Christie 2000
5. *C'était un 8 août*, roman de Alain M. Bergeron, finaliste au prix Hackmataak 2002
6. *Un cadavre de luxe*, roman de Robert Soulières
7. *Anne et Godefroy*, roman de Jean-Michel Lienhardt, finaliste au Prix M. Christie 2001
8. *On zoo avec le feu*, roman de Michel Lavoie
9. *LLDDZ*, roman de Jacques Lazure, Prix M. Christie 2002
10. *Coeur de glace*, roman de Pierre Boileau, Prix Littéraire Le Droit 2002
11. *Un cadavre stupéfiant*, roman de Robert Soulières, Grand Prix du livre de la Montérégie 2003
12. *Gigi*, récits de Mélissa Anctil, finaliste au Prix du Gouverneur général du Canada 2003
13. *Le duc de Normandie*, épopée bouffonne de Daniel Mativat, Finaliste au Prix M. Christie 2003
14. *Le don de la septième*, roman de Henriette Major
15. *Du dino pour dîner*, roman de Nando Michaud
16. *Retrouver Jade*, roman de Jean-François Somain
17. *Les chasseurs d'éternité*, roman de Jacques Lazure, finaliste au Grand Prix du Fantastique et de la Science-fiction 2004, finaliste au Prix M. Christie 2004
18. *Le secret de l'hippocampe*, roman de Gaétan Chagnon, Prix Isidore 2006
19. *L'affaire Borduas*, roman de Carole Tremblay
20. *La guerre des lumières*, roman de Louis Émond
21. *Que faire si des extraterrestres atterrissent sur votre tête*, guide pratique romancé de Mario Brassard

22. *Y a-t-il un héros dans la salle ?*, roman de Pierre-Luc Lafrance
23. *Un livre sans histoire*, roman de Jocelyn Boisvert, sélection The White Ravens 2005
24. *L'épingle de la reine*, roman de Robert Soulières
25. *Les Tempêtes*, roman de Alain M. Bergeron, finaliste au Prix du Gouverneur général du Canada 2005
26. *Peau d'Anne*, roman de Josée Pelletier
27. *Orages en fin de journée*, roman de Jean-François Somain
28. *Rhapsodie bohémienne*, roman de Mylène Gilbert-Dumas
29. *Ding, dong !, 77 clins d'oeil à Raymond Queneau*, Robert Soulières, Sélection The White Ravens 2006
30. *L'initiation*, roman d'Alain M. Bergeron
31. *Les neuf Dragons*, roman de Pierre Desrochers, finaliste au Prix des bibliothèques de la Ville de Montréal 2006
32. *L'esprit du vent*, roman de Danielle Simard, Grand Prix du livre de la Montérégie – Prix du jury 2006
33. *Taxi en cavale*, roman de Louis Émond
34. *Un roman-savon*, roman de Geneviève Lemieux
35. *Les loups de Masham*, roman de Jean-François Somain
36. *Ne lisez pas ce livre*, roman de Jocelyn Boisvert
37. *En territoire adverse*, roman de Gaël Corboz
38. *Quand la vie ne suffit pas*, recueil de nouvelles de Louis Émond, Grand Prix du livre de la Montérégie – Prix du public et Prix du jury 2007
39. *Y a-t-il un héros dans la salle n° 2 ?* roman de Pierre-Luc Lafrance
40. *Des diamants dans la neige*, roman de Gérald Gagnon
41. *La Mandragore*, roman de Jacques Lazure, Grand Prix du livre de la Montérégie 2008 – Prix du jury
42. *La fontaine de vérité*, roman d'Henriette Major
43. *Une nuit pour tout changer*, roman de Josée Pelletier
44. *Le tueur des pompes funèbres*. roman de Jean-François Somain

45. *Au cœur de l'ennemi*, roman de Danielle Simard
46. *La vie en rouge*, roman de Vincent Ouattara, sélection White Ravens 2009
47. *Mort et déterré*, roman de Jocelyn Boisvert
48. *Un été sur le Richelieu*, roman de Robert Soulières (réédition)
49. *Casse-tête chinois*, roman de Robert Soulières (réédition), Prix du Conseil des Arts du Canada 1985
50. *J'étais Isabeau*, roman d'Yvan DeMuy
51. *Des nouvelles tombées du ciel*, recueil de nouvelles de Jocelyn Boisvert
52. *La lettre F*, roman de Jean-François Somain
53. *Le cirque Copernicus*, roman de Geneviève Lemieux
54. *Le dernier été*, roman d'Alain Ulysse Tremblay
55. *Milan et le chien boiteux*, roman de Pierre Desrochers (à paraître en 2010)
56. *Un cadavre au dessert*, novella de Robert Soulières
57. *R.I.P.*, novella de Jacques Lazure



Ce livre a été imprimé sur du papier Sylva enviro 100 % recyclé,
traité sans chlore, accrédité Éco-Logo et fait à partir
d'énergie biogaz.

Achévé d'imprimer
sur les presses de Marquis Imprimeur
en août 2009

la lettre f

GRAFFITI +



« Je m'appelais Serge Féneau et la chasse était ouverte. Où aller quand on ne peut rentrer chez soi ? »

« C e n'était pas la première fois que je voyais quelqu'un mourir. Cette fois, c'était très spécial, parce que je connaissais bien Daniel Fauteux.

... À certains moments, c'était le grand ménage et on menait de grandes opérations d'assainissement.

Les coupables n'étaient jamais punis. Jamais.

Alors, soudain, j'ai compris. Mes mains tremblaient. Je fis un effort pour me calmer, car ma nervosité pouvait me rendre suspect. C'était vraiment le moment où il fallait passer inaperçu. J'ai réussi à me contrôler et je me suis enfui. »

L'ILLUSTRATION DE LA PAGE COUVERTURE
EST DE ANNIE PENCREC'H.



**SOULIÈRES
ÉDITEUR**
soulieresediteur.com

LA LETTRE F



9 782896 071012